

LA REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

CINQUANTE-ET-UNIÈME ANNÉE

N° 11. — NOVEMBRE 1908

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 4 fr.

SOMMAIRE

A nos lecteurs et lectrices, p. 641. — Les Bibles (*suite*), GRIMARD, p. 642. — Les Conférences à Nancy, p. 651. — Ode au Père-Lachaise, Julien Lannocini, p. 654. — Le Monisme et ses conséquences sociales, ROUXEL, p. 659. — La Mort n'existe pas (*suite*), Florence MARRYAT, p. 669. — Des Préjugés, général Frix, p. 675. — Notes manuscrites d'Allan Kardec (*suite*), p. 677. — Le Magnétisme et Spiritisme de M. G. Danville, Henri BENTOT, p. 681. — Souvenirs de 16., SYLVIA, p. 687. — Rivalet, Carmencita NORT, p. 690. — Lettre de M. A. WENLY, p. 695. — Comment on peut devenir voyant (*suite*), J. OMSIE, p. 695. — Souscription au monument de M^{me} Noeggerath, p. 701. — Bibliographie, p. 701. — Desiderata, p. 704.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

NOUVELLE ÉDITION DU VOLUME

ANIMISME ET SPIRITISME

Par AKSAKOF (Alexandre)

Prix de l'ouvrage : 20 francs. — Pour nos abonnés, 15 francs.

AVIS IMPORTANT

Avec le numéro de décembre prendra fin l'abonnement 1908. — Les abonnés étrangers voudront bien, au reçu de ce numéro, nous envoyer leur souscription pour 1909 afin que nous soyons fixé sur notre tirage de janvier. Les abonnés de France auront jusqu'au 25 décembre pour nous faire parvenir leur adhésion.

Le Bulletin de souscription joint à ce numéro devra nous être retourné rempli et signé.

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à M. P. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco ; le port en sus pour l'Etranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque numéro.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Europe, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier et se paient à l'avance.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et receveurs des postes, à l'ordre de M. P. LEYMARIE. **On ne fait point traite sur les souscripteurs.**

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 49 premières années, 1858 à 1906, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863 ; 1873 et 1874 ; 1880 à 1884 et 1906 (14 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chacune. — 50^e année 1907, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide, prix : 2 fr. 50 par volume. PRIX SPÉCIAL POUR LA COLLECTION ENTIÈRE.*



NAÎTRE, MOURIR, RENAIÎTRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSÉ, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

51^e ANNÉE.

N^o 11.

1^{er} NOVEMBRE 1908.

DIRECTEUR-GÉRANT :
PAUL LEYMARIE

RÉDACTEUR EN CHEF :
LÉOPOLD DAUVIL

A NOS LECTEURS ET LECTRICES

Comme chaque année à l'entrée de l'hiver, nous avons, de la part de malheureux intéressants, de nombreuses demandes de vieux vêtements. Nous venons demander à tous ceux qui lisent la *Revue* de bien vouloir, si la chose leur est possible, nous envoyer en port dû les vêtements, chaussures ou linge dont ils pourraient se démunir au profit de braves gens qui en ont un réel besoin.

Les Bibles

(Suite).

A côté du glorieux Prométhée et presque à son niveau, se présente une autre figure non moins héroïque, c'est celle d'Hercule, le grand Héraklès thébain. Aussi, est-ce encore à son sujet que rayonne et flamboie l'imagination grecque, en ses plus étranges fantaisies.

C'est tout d'abord par le nombre de ses Hercules qu'elle se manifeste. Ce sont les poètes eux-mêmes, « mythogènes » inépuisables et bien informés selon toute apparence, qui nous offrent audacieusement toute une collection de héros hérakléens. Diodore en cite trois, le grave Cicéron six, et c'est de ces six que nous nous contenterons, nous gardant bien de prendre au sérieux cet original Varron qui, dans son exubérance par trop méridionale, nous en offre *quarante-trois*, parmi lesquels, à la vérité, il cite toutes sortes de personnages, marchands, navigateurs et aventuriers qui ne sauraient, en toute justice et convenance, être mis en parallèle avec les héros de la noble phalange des Hercules plus ou moins authentiques.

Est-ce parce que les auteurs ont jugé, avec raison, qu'il eût été invraisemblable d'accumuler sur une seule tête toutes les couronnes qu'on lui attribue, qu'ils ont eu l'idée de lui en adjoindre beaucoup d'autres... ou bien, d'autre part, est-ce parce que ces têtes pouvaient se targuer d'avoir réellement existé, qu'on les a purement et simplement cataloguées ? L'on ne saurait trop le dire, bien que cette dernière hypothèse soit la plus vraisemblable... Toujours est-il que s'il y a eu bien des Hercules, c'est à l'Hercule thébain, l'Héraklès hellène, fils plus ou moins légitime de Jupiter et d'Alcmène, qu'a été adjugé le plus gros lot, l'énorme lot des plus glorieux trophées.

Ce qu'il y a d'incontestable, c'est, que par delà les frontières de la Grèce, les peuples les plus divers, Indous, Tyriens, Crétois, Égyptiens, Gaulois et autres se sont, chacun pour sa part, glorifiés d'avoir eu leurs héros ou demi-dieux nationaux, sans oublier les Israélites, très fiers de leur Samson biblique, terreur des Philistins, mais lamentable victime de la perfide, de la trâtresse Dalila. Et qui donc pourrait se montrer surpris du culte respectueux et reconnaissant que ces peuples rendaient à leurs héroïques contemporains ? Les Hercules, en ces temps fertiles en fauves, en brigands, en malandrins de toutes catégories, y compris les tyrans couronnés qui n'étaient pas les moins malfaisants, tant s'en faut, les Hercules, disons-nous, étaient gens de toute première nécessité. N'étaient-ils pas les protecteurs des bons,

les défenseurs des faibles, symbolisant la chose par excellence, c'est-à-dire la *Force*, la force saine, légitime et rassurante que l'on pouvait opposer à cette autre *Force* criminelle qui, toujours, se manifestait par la violence, la brutalité et l'injustice ? Dès l'instant que bêtes et vilaines gens semblaient s'être liguées contre le pauvre genre humain périodiquement décimé, ne fallait-il pas que, pour la répression de ces artisans du péril social, s'armassent des héros au cœur hardi et aux bras invincibles ?

De ces héros que l'on qualifiait volontiers du titre honorifique de demi-dieux, quelques-uns périrent sous les murs de Thèbes, les autres sous les remparts de Troie, mais tous, au dire d'Hésiode, ne descendirent pas au noir séjour des morts. La plupart d'entre eux furent transportés « au delà de l'Océan » dans telles îles mystérieuses, où ils jouissaient d'un bonheur paradisiaque, dans ces « champs d'asphodèles » dont parlent les poètes, où se rencontraient bienfaiteurs des hommes, sages et philosophes, se considérant, à bon escient, comme égaux sinon comme supérieurs aux Olympiens eux-mêmes. C'est ainsi que l'âge héroïque s'étendit depuis Inachus, fondateur, du royaume d'Argolide dans le Péloponèse, jusqu'au retour des Héraclides descendants de leur noble ancêtre Hercule, c'est-à-dire de l'an 1800 à l'an 1190 avant J.-C.

Mais revenons à cet Hercule prototype des divers défenseurs de la société antique et auquel ont été attribués ces fameux « douze travaux » dont s'est emparée la légende. De ces travaux, généralement connus, nous ne dirons rien, sinon qu'ils témoignent de cette imagination féconde dont la Grèce eut à coup sûr le monopole, et dont l'extravagance paraîtrait décidément inacceptable s'ils ne rappelaient simplement, de façon emblématique, suivant l'opinion des anciens eux-mêmes, le trajet du dieu solaire, au travers des « douze signes » du zodiaque — symbolisme passablement obscur, à la vérité, mais que nous retrouvons partout, dans les œuvres des poètes, dans les mythologies, dans les religions de toutes catégories, où partout domine le mystère, se voilent les déclarations, se déforment les événements, se déguise enfin la vérité lucifuge qui semble ne se complaire que dans une ombre, où l'œil s'égare et où la pensée demeure indécise et perplexe. Faut-il donc en conclure que c'est avec juste raison que la vérité, c'est-à-dire la lumière, se cache obstinément dans son puits, puisque ceux qui pourraient la révéler au monde usent de tant de précautions, pour en garantir les yeux myopes et clignotants de la pauvre humanité ?

Quoi qu'il en soit, essayons d'élucider ce que nous dissimule en partie cette belle légende d'Hercule qui en dépasse tant d'autres, étant donnée la beauté du type héroïque qui transparait entre les plis de son voile. Il est incontestable qu'Hercule dépasse singulièrement les personnages de l'Illiade et de l'Odyssée. Non seulement il a la force d'Achille, mais combien

davantage est-il bon, doux, loyal et foncièrement juste, en ses exploits si nombreux et si variés. Si, parfois, il méfait par ignorance, il se repent et répare ses erreurs. Sa simplicité héroïque — nous pourrions presque dire « chevaleresque » — le met bien au-dessus d'Ulysse, ce parfait Grec des îles, astucieux, cauteleux et auquel manque le grand cœur d'Héraklès. A travers terres et mers, l'époux de la vertueuse Pénélope cherche sa petite patrie d'Ithaque, mais l'autre cherche la grande, la patrie terrestre, où il veut rétablir l'ordre et faire triompher la justice.

Hercule est la protestation permanente du droit, vis-à-vis des illégalités humaines et de l'arbitraire des dieux dont la tyrannie le poursuit sans relâche. Ne fut-il pas l'esclave par excellence, l'esclave de son aîné, le faible et lâche Eurysthée, l'esclave de sa force elle-même et de l'ardeur de son sang, l'esclave enfin de l'amour qui le trahit et le conduisit à la mort ? Sa force formidable fut sa fatalité, le mettant hors de tout rapport normal vis-à-vis des débilités, des fragilités humaines. Parfois, il croyait toucher à peine et il tuait, si bien que ce bienfaiteur des hommes, ce généreux défenseur des opprimés, vécut accablé de crimes involontaires, de repentirs et d'expiations dépassant toute juste mesure.

Ce fut, à tous égards, l'inapprécié, le méconnu, jusque dans l'humiliante représentation de sa personne physique qu'ont tenté de faire certains « artistes » du plus mauvais aloi. Ne se sont-ils pas avisés de faire, du colossal Héraklès, un petit homme trapu, mal bâti et tout noir, semblable au nègre Antar, l'Hercule des Arabes ? Conception pitoyable et injurieuse. Pourquoi ne pas en faire un singe, plus ou moins comparable à ce pauvre Hanouman du Ramayana, si bon, si doux, si fort, qu'il renversait les montagnes... mais qui n'était pas même un homme ?

C'est en raison peut-être de leurs bas instincts, que les peuples opprimés et serviles ont parfois pris pour héros les derniers, les plus humbles, les victimes du sort, afin de pouvoir asservir leur grandeur à l'injustice des dieux — tel un noble Hercule, en face d'un irascible et despotique Jupiter.

Non certes ce n'est pas ainsi que doit être défigurée cette grande personnalité mythique. Son image véritable est au musée de Naples, dignement représentée par l'Hercule Farnèse de Glycon qui paraît s'être inspiré de l'une des statues de Lysippe. Gigantesque et majestueux, en sa puissante musculature, il s'appuie sur son énorme massue que recouvre la peau du lion de Némée. Le héros semble s'y reposer de ses fatigues, mais l'expression soucieuse de sa tête penchée trahit une sorte d'accablement, comme s'il sentait peser sur lui sa douloureuse destinée. Toutefois, le sentiment de sa force prédomine, en dépit de tout, si bien que c'est en raison du prestige de cette indomptable puissance que les Doriens, les plus énergiques

des Grecs, se l'adjudgèrent comme symbole et firent de lui l'aïeul des rois spartiates.

Prestige de tous points justifié du reste. Que n'a-t-il pas fait ce vaillant, en dehors même de ses douze travaux symboliques ? Le premier de ses hauts faits est d'avoir établi la sécurité dans les campagnes de la Grèce, infestées, avant lui, par d'innombrables fauves. Après les bêtes sauvages, ce furent les hommes sauvages qui reculèrent devant le bras de l'invincible purificateur...

Récapitulons rapidement les plus remarquables de ses exploits : voici les Centaures exterminés, Antée arraché à sa mère, la Terre, qui sans cesse renouvelait ses forces, le tyran égyptien Busiris immolé, le brigand Cacus écrasé dans son antre, Éryx, l'athlète sicilien et le parjure Laomédon mis à mort, ainsi qu'Hippocoön, Eurylas, Périclymène et Lycus. C'est encore Alceste qu'il arrache à Pluton, Cerbère qu'il entraîne écumant jusqu'au seuil du Ténare, c'est l'aigle de Prométhée qu'ils transperce de ses flèches, c'est Hésione qu'il délivre du monstre marin suscité par Neptune, et c'est enfin, vers l'Occident, que d'un formidable coup d'épaule, il brise en deux une montagne dont l'une des moitiés s'appelait, en Europe, Calpé, tandis que l'autre, en Afrique, se nommait Abyla formant l'une et l'autre ces *Colonnes d'Hercule* que nous appelons, aujourd'hui, le détroit de Gibraltar, si bien que la Méditerranée, autrefois encaissée comme un lac, tourna le dos à son impasse orientale, s'ouvrit sur l'Océan et de loin put jeter un regard à la lointaine Atlantide. Rien n'arrête le téméraire qui, transformé en force cosmique, modèle à son gré fleuves et mers, montagnes et continents, et façonne, pour l'humanité future, la terre qu'il lui prépare.

Était-ce assez et le héros pouvait-il se reposer quelque peu ? Il le crut naïvement et monta sur l'Etna, pour y reprendre haleine. Là, sur le grand autel qui, sous le ciel, fume éternellement, il respira, contempla ces champs sacrés, toujours parés des fleurs qu'y cueillait Proserpine et il rendit grâce aux déesses protectrices. Dans sa simplicité héroïque, exempte de tout orgueil personnel, il prononça ce mot : « Il me semble que je deviens dieu. »

Pauvre Hercule ! c'est là que l'attendaient les dieux, les autres, les méchants dont rien n'atténue la jalouse et dès lors implacable rancune. N'avait-il pas délivré Prométhée, maudit et condamné par eux ; n'avait-il pas vaincu l'Enfer, où les Furies avaient frissonné d'épouvante, où Pluton, lui-même, avait tremblé sur son trône inviolé jusqu'alors ?... Enfer, Olympe n'avaient-ils pas croulé ? Et quoi donc restait encore, sinon la grandeur de l'Homme ?

Ah ! c'en était trop et combien savent se venger les dieux outragés et désormais méconnus !... Ah ! tu es homme, lui crient-ils avec fureur. Eh bien, c'est contre l'homme qu'on va sévir !

Pour la première fois de sa vie, l'invincible athlète frissonna. Dans ce

désarroi qu'il n'avait pas prévu et se demandant s'il restait encore un dieu juste, il va consulter Apollon. Hélas ! c'est par un oracle sévère que lui répond ce dernier... Eh quoi, complice des autres, lui aussi !

« Pour expier tes fautes, lui fait-il dire par sa Pythie, rends-toi comme esclave en Asie, où les dieux t'envoient, les dieux et ton frère Eurysthée.

— Mes fautes, et lesquelles ? aurait pu demander le pauvre Héraklès ; est-ce parce que je vaud mieux que l'Olympe que je suis poursuivi de la sorte ? »

Mais il ne demanda rien et docilement obéit, en esclave ; ne l'avait-il pas toujours été ?

Dans cette molle Asie, où l'homme efféminé n'est même plus son maître, notre héros devint l'amant, c'est-à-dire l'esclave, de l'impérieuse reine Omphale, aux pieds de laquelle il subit une double servitude, celle de son corps et celle de son âme, misérablement subjuguée par la créature altière qui le déshonore, l'avilit, au point de mettre une quenouille de femme dans ces mains invincibles qui jusqu'alors n'avaient manié que l'épée, l'arc et la massue terrible.

L'Asie en riait, l'Olympe exultait. Il ne fut délivré qu'afin de souffrir plus encore. Humilié, écœuré, il revint dans sa terre natale et là, que trouvait-il ? Une ancienne amante, Déjanire, inintelligente et jalouse, jalouse jusqu'à la tyrannie.

Après de tels malheurs, le cœur meurtri, il se cache, s'isole, s'enfuit au désert. Hercule donc emmène Déjanire. Mais voici que, sur la route, lui arrive une étrange aventure. Un fleuve leur barre le chemin. Pour le faire franchir par la femme, se présente un jeune Centaure, resté seul de la bande qu'avait anéantie Hercule. Voulut-il s'en venger, ou, selon les instincts brutaux de sa race, s'enflamma-t-il soudain, séduit par la beauté de Déjanire ? On ne le sait. Toujours est-il qu'Hercule, incurablement naïf, la laisse monter sur le dos du monstre qui, à peine à l'autre bord, cherche à la violenter bestialement.

Hercule, resté seul sur l'autre rive, avait bien ses flèches terribles, empoisonnées par le sang de l'hydre de Lerne, où il les avait trempées. Mais osera-t-il tirer sur le groupe ? N'était-ce pas Déjanire qu'allait transpercer la flèche mortelle ?... Il tire enfin, frappe le Centaure qui, dans le dernier spasme, s'arrache sa tunique ensanglantée. « Tiens, dit-il à Déjanire, prends-la, c'est l'âme de Nessus qu'elle renferme ; l'amour y est enflammé de l'éternel désir. Donne-la à Hercule qui, à jamais, te restera fidèle. »

Ce fut la mort du héros. Il s'en revêtit de cette tunique imprégnée de poison. C'en est fait de lui désormais, brûlé par le feu de l'horrible venin qui lui dévore les chairs ; fou de rage impuissante... et, d'autre part, las de la vie, il se refuse à attendre la mort, il la prévient, la devance, pour s'affranchir de ce corps qui l'avait tant fait souffrir.

D'un monceau d'arbres déracinés sur les flancs de l'OËta, il dressa un bûcher colossal et voulut qu'un ami, son dernier ami, le fidèle Philoctète, l'allumât de sa propre main... Dans les tourbillons de flamme et de fumée qui l'eurent vite enveloppé, il monta... monta au ciel, dit la fable. Mais quel ciel? N'avait-il pas fait écrouler l'Olympe, et les dieux eussent-ils voulu l'y recevoir?

Ce qu'ajoute la légende, c'est que, dans les régions hyperterrestres qu'habita désormais le héros, il épousa Hébé, la Jeunesse éternelle — dernier et charmant symbole ajouté à tant d'autres. — Oui, vivant et jeune, est resté le noble Héraklès que glorifia si longtemps la Grèce et dont, à l'heure qu'il est, on peut encore admirer le mythe suggestif et de tous points réconfortant.

D'autres mythologies sont venues, d'autres sauveurs ont pu varier le thème inépuisable, le drame éternel de la Passion; les peuples de l'Inde ont eu leurs martyrs, les héros de l'Égypte, de la Syrie, de la Phrygie, les Osiris, les Adonis, les Bacchus, ces dieux mutilés, mis en pièces, ont eu leurs légendes douloureuses, mais leur *Passion passive*, selon l'expression de Michelet, loin de nous donner des forces, n'a fait qu'augmenter les découragements de leurs peuples. C'est par la *Passion active*, la vaillante Passion héracléenne, que se sont révélées la puissance latente de l'homme, sa virilité congénitale. C'est par les fermes contours de sa configuration mythique, par l'ossature de sa légende, pourrait-on dire, que l'Héraklès thébain témoigne d'une telle vitalité qu'on aurait pu faire son portrait bien mieux que celui de tels héros historiques que n'ont pu sauver de l'oubli les réalités de leurs vies matérielles. Qu'on essaie donc de comparer à cet Hercule exubérant de forces, l'incohérent et fantomatique Bacchus qui, vainement, lui disputa le terrain, alors que nous le voyons, ce piètre adversaire, s'enliser dans les opaques vapeurs de l'orgie, les morbides langueurs de l'Orient et, en fin de compte, dans les carnavalesques bacchanales des sabbats du moyen âge. L'ombre d'Hercule, elle-même, vivifiée par les souvenirs qui s'y rattachent, tels que ses leçons d'Olympie et son exemple inspirateur, n'a-t-elle pas galvanisé la Grèce sur laquelle flamboieront, pendant combien de siècles encore, les foudroyantes lueurs des Platée, des Marathon et des Salamine?

Mais ce qui le fera survivre à la Grèce elle-même et en fait le héros de l'avenir, c'est son humble et grandiose rôle de travailleur, d'ouvrier inlassable qui n'a rien redouté, rien dédaigné, pas plus le nettoyage des écuries d'Augias, que son audacieuse « descente aux enfers » et sa sublime escalade de la forteresse olympienne.

Et pourquoi tout cela? Parce qu'il a été l'un des prototypes de l'Homme vrai, aussi bien dans ses triomphes éclatants, que dans ses pires tortures, sous la tunique mythique de Nessus... qui, aux yeux des clairvoyants modernes peuvent symboliser les douleurs de l'homme, sur lequel s'abattent, de tout leur poids, les sévices expiatoires d'un Karma héréditaire.

Oui, en lui se retrouvent les stigmates de l'homme tout entier. Il a eu ses faiblesses, ses défaillances, voire même ses folies.... mais aussi ses grandeurs, alors que, sur le bûcher de l'OEta, il a senti battre en lui le cœur de l'humanité entière, avec laquelle il se solidarise par l'amour qu'il eut pour elle, par son mépris des fausses divinités et son inaltérable confiance en son étoile divine.

Hercule est l'artiste créateur, réformateur, vivificateur, le prophétique précurseur de l'autre artiste par excellence, le sublime Prométhée.

Dans le drame héroï-tragique qui, pendant plus de cinq cents ans, fut joué dans l'Hellade, se sont succédé de nombreux acteurs. A côté du grand premier rôle dont se chargea le protagoniste Hercule, il en est d'autres qui, bien que secondaires, ont contribué, pour une large part, à l'éclat de la légende héracléenne, quoiqu'elle semble les avoir presque tous absorbés dans son cycle glorieux ; mais il n'est que juste de rendre à chacun d'eux le lot auquel il a droit.

Parmi ces personnages ayant tous incontestablement vécu, Thésée est celui qui se rapproche le plus du prototype modèle. Comme ce dernier, il accomplit des exploits éclatants, tels que le massacre qu'il fit des nombreux brigands qui infestaient la route de Trézène à Athènes, la capture qu'il fit du taureau de Marathon, son combat contre le Minotaure de Crète, sa victoire sur le géant Périphète, la mort du sanglier de Crommyan et autres hauts faits qui ne sont pas sans analogie avec ceux d'Hercule. Parmi les héros béotiens, Œdipe est le plus fréquemment représenté dans l'épisode de sa rencontre avec le sphinx de Thèbes.

Les légendes péloponésiennes ne sont ni moins riches, ni moins variées que celles de la Grèce du nord. C'est à Corinthe que s'est développé le mythe de Bellérophon victorieux de la Chimère de Lycie, des Amazones et des bandits chargés de l'assassiner, victoires qu'il remporta grâce au cheval ailé Pégase.

De tous les mythes argiens, le plus populaire est celui de Persée, vainqueur de la Gorgone Méduse dont il coupa la tête. En Laconie, les héros nationaux par excellence furent les Dioscures, fils de Jupiter et de Lédæ, autrement dit Castor et Pollux, qui accompagnèrent Jason partant pour la conquête de la Toison d'or. Les héros que nous venons d'énumérer et auxquels pourraient en être ajoutés bien d'autres, sont tous d'origine grecque, bien qu'ils aient été Thraces, Mèdes ou Phrygiens ; aussi, c'est toujours dans des costumes grecs que les représentèrent les artistes primitifs qui ont toujours su concilier une très grande liberté dans la recherche de la forme avec le respect des traditions mythologiques.

Qu'étaient-ils, en somme, tous ces personnages légendaires dont foisonne

e cycle grec ? Des demi-dieux, comme les qualifiaient leurs contemporains ? Non, c'étaient de simples hommes ayant vécu, pour la plupart, sous l'auréole d'une célébrité quelconque, mais que transformaient, que défiguraient glorieusement l'enthousiasme des peuples reconnaissants, non moins que la verve fantaisiste des poètes. Quintuplées, décuplées, leurs qualités et leurs vertus devenaient de pures abstractions, et c'est en de telles conditions que tel homme, simplement historique, était promu à la dignité de *type*. Sa force devenait la Force en soi ; sa valeur, le Courage indompté ; ses succès, la Victoire à l'état permanent et indéfectible.

Autour de chacun d'eux se formait une *aura* fantomatique, d'où rayonnaient, par émanation normale, des faisceaux, des radiations d'effluves générateurs qui métamorphosaient son ambiance en une sorte d'atmosphère contagieusement héroïque, où se grisaient ses contemporains. C'est par les exagérations les plus exorbitantes, que les poètes traduisaient, en langage hyperbolique, les capacités humaines qui, s'élargissant, s'amplifiant au delà de toute mesure, devenaient divines, cosmiques et dès lors procréatrices de phénomènes naturels, voire même de transformations géologiques.

Ne voilà-t-il pas Hercule qui, d'une poussée, sépare deux montagnes ou qui, par complaisance pour son ami Atlas, lui aide à soutenir le ciel que, sans fléchir, il supporte sur ses épaules ?... Et tout cela, parce que, d'une part, les flots de l'Océan s'étaient chargés de la première besogne et, qu'en second lieu, le dit Hercule, au retour d'un voyage en Afrique, avait apporté à la Grèce des notions astronomiques sur ce ciel qui, dès lors, était censé reposer sur son torse que nul poids n'était capable d'infléchir. Voilà comment se fabriquait un mythe.

Qu'est-ce à dire ? Faut-il ne voir là qu'un jeu puéril de poètes en gestation de billevesées inédites ? Non certes ; il y avait là, bien plus et bien mieux... Il y avait la mise en œuvre d'un procédé dont l'objectif n'était rien moins que de tremper les esprits et de tenir très haut les cœurs ; — *Sursum corda !* disaient les philosophes romains. — C'était pour enfanter des héros, que l'on en créait d'extraordinaires dont l'âme planait sur les foules, dont l'ombre vivante, immortelle, par delà les siècles, flottait sur des peuples entiers.

N'est-ce pas celle d'Héraklès le thébain qui, à l'heure qu'il est, hante peut-être encore l'Hercule moderne... cet être audacieux qui ne recule devant rien et pour qui « l'impossible » n'est plus qu'un mot vide de sens ?... cet homme qui ne renverse pas les montagnes, mais qui de sa tarière les perfore d'outre en outre, qui creuse des canaux, coupe des isthmes, chemine à pieds secs sous les fleuves et les mers, fouille les entrailles de la terre, crée, sous ses villes, des villes souterraines, vole sans ailes dans les airs, annule les distances, analyse les matières cosmiques et pèse les mondes dont il cal-

cule et prophétise les révolutions... cet homme, enfin, qui fait de la lumière son photographe et manipule à son gré le feu du ciel, lui-même, non pas à la façon d'un Jupiter démodé, mais en maître incontesté qui le charge de ses messages, messages que la foudre domestiquée emporte, dans son éclair, sous les océans, d'un continent à l'autre, à moins — merveille incomparable — qu'il ne la lance, à toute volée, dans les abîmes de l'espace, en lui donnant l'ordre d'aller aboutir en un point précis, désigné à l'avance, et frapper au récepteur qui lui a été préparé...

Eh bien, qui nous dit que cette formidable et divine puissance ne nous vient pas, en partie et par une sorte d'atavisme, des anciens créateurs de mythes qui, par la personnification de leurs pensées flottantes, par l'incarnation de leurs désirs, ont exprimé, inconsciemment sans doute, toutes les aspirations, toutes les appétences des humanités ancestrales et tout spécialement celles de cette Hellade — quelque peu mystique en son lyrisme — vers un bonheur plus grand, une liberté plus complète, un idéal de cette perfection entrevue qui la hanta sans relâche, à partir de la lointaine origine de son cycle héroïque ?

Tout s'amalgamait dans ces aspirations non moins insatiables qu'audacieuses : embellissement de la terre habitable dont les Grecs voulaient faire un séjour paradisiaque, civilisation, c'est-à-dire « évolution » de leur race qu'ils savaient être la plus belle et qu'ils voulaient diviniser... alors que, dans l'ignorance de l'avenir et des vérités spirituelles qui leur étaient restées cachées, ils se nourrissaient de visions, se heurtaient à l'Olympe croulant et battaient de leurs ailes impatientes terre et ciel, pour y chercher le mot de l'énigme du grand sphinx dont leurs dieux artificiels ne pouvaient leur révéler le mystère, mystère où s'affolaient leurs désirs, où s'égarèrent leurs rêves.

Telle fut cette Grèce, terre à nulle autre pareille qui, sans avoir su se composer une Bible spéciale, en a jeté, aux quatre vents du ciel, tous les feuillets épars qu'ont dispersés leurs souffles sur le monde.

(A suivre.)

ED. GRIMARD.

Les Conférences à Nancy

À la Société des études psychiques. Une nouvelle salle de conférences.

M. Léon Denis.

Nous lisons dans l'*Étoile de l'Est* du 13 octobre 1908 :

La grande salle de la nouvelle Bourse du Commerce a été inaugurée dimanche par la conférence de M. Léon Denis. La conférence était organisée sur l'initiative de la Société d'études psychiques, locataire de la salle pour quelques heures. L'expérience n'en a pas moins établi l'utilité de la nouvelle salle de conférences, où cinq cents personnes environ se tenaient à l'aise, et dont le style, d'un modernisme élégant et sobre, unit l'harmonie à l'originalité.

Le thème de la conférence était le *Spiritisme et le Problème de l'Au-delà*. On sait que M. Léon Denis appartient à l'école qui s'est donné pour mission d'étudier scientifiquement les phénomènes obtenus à l'aide des médiums, et qui a basé sur ses observations toute une philosophie.

C'est ce système philosophique que M. Léon Denis est venu développer à Nancy, dans un langage éloquent, d'une grande richesse d'expressions et d'images, en exposant les faits qui ont déterminé sa conviction.

Après une allocution de M. le docteur Haas, président, qui rappelle le courage et le talent déployés par le conférencier dans la vulgarisation des doctrines dont il s'est fait l'apôtre, M. Léon Denis exprime le plaisir qu'il éprouve à se retrouver à Nancy, au milieu d'un auditoire sympathique, parmi lequel il aperçoit plus d'une physionomie connue. Bien des années se sont écoulées depuis ses premières conférences, années de lutttes et aussi de progrès, qui n'ont fait qu'accentuer encore sa conviction en amenant sans cesse des preuves nouvelles.

Autrefois, les savants se contentaient de nier les découvertes du spiritisme, traitées d'autre part de diaboliques. Mais le nombre de ceux qui nient diminue chaque jour. Tout récemment encore, l'illustre Lombroso se déclarait pleinement convaincu par les expériences auxquelles il avait pris part, expériences faites dans des conditions excluant toute supercherie.

Certes, la fraude se glisse partout et cela doit nous mettre en garde contre la crédulité aveugle. Mais que peut une accusation de fraude contre des faits mathématiquement contrôlés ? La science même a eu ses fraudeurs ; cela veut-il dire qu'elle n'existe pas ? Le professeur Hæckel, qui attribue tous les phénomènes psychiques à la supercherie, n'était-il pas lui-même, tout récemment, convaincu de fraude dans la reproduction de dessins, alté-

rés par lui pour en tirer la confirmation de ses théories scientifiques ? Cela prouve-t-il que toutes les découvertes de la science positive sont des supercheries ?

L'orateur raconte les discussions qu'il eut à soutenir au cours de ses conférences, soit contre des matérialistes, soit contre des ecclésiastiques ; toujours il en est sorti persuadé que ses adversaires n'avaient qu'une connaissance imparfaite des faits et qu'ils cédaient surtout au besoin de défendre des idées préconçues. Aussi est-ce parmi les jeunes que le spiritualisme expérimental a rencontré le plus d'adeptes, l'œuvre des savants officiels, à la fin de leur carrière, ayant ceci de commun avec les religions qu'elle devient une sorte de patrimoine à défendre et ne se rectifie pas.

La science, elle, continue sa marche et se rectifie sans cesse. Déjà elle s'occupe ouvertement des phénomènes spirites. La presse les mentionne impartialement. Cela ne s'était jamais vu.

M. Léon Denis fait l'exposé des faits récents qui viennent à l'appui des théories spiritualistes. Il cite les expériences de Durville, confirmant l'existence du *double*, image exacte du corps matériel et qui peut, sous certaines influences, se détacher de celui-ci dans le sommeil, entraîner avec elle une partie de la sensibilité, de son intelligence. Avant ces expériences, la Société royale des recherches psychiques de Londres avait d'ailleurs recueilli des milliers de témoignages attestant le déplacement du *double* ou « fantôme » des vivants. Ceci reconnu, il ne s'agit plus que de savoir si ce *double* survit ou non à la destruction du corps matériel.

Or, déclare M. Léon Denis, de nombreux exemples attestent également sa survivance. Il cite les faits enregistrés par des savants comme Russell Wallace, Crookes, Lodge ; les apparitions obtenues au cours des séances d'Eusapia Paladino, séances dont les procès-verbaux sont signés de noms connus dans la science. Il cite enfin les séances du médium Miller, à plusieurs desquelles il a tout récemment assisté.

Ce médium a été soumis, dans une de ces séances, aux investigations les plus sévères. Non seulement il a été constaté que Miller n'était porteur d'aucun objet, mais il a été déshabillé complètement devant une commission de quatre membres ; il a été revêtu de vêtements nouveaux, sans poches ni doublures. Cependant, au cours des expériences, qui ont eu lieu aussitôt environ quinze apparitions se sont montrées successivement, quelques-unes tout à fait matérialisées ; elles ont pu parler, donner des noms... D'où venaient-elles ? La salle avait été minutieusement inspectée avant la séance. Ces faits peuvent-ils être attribués à la fraude par les personnes qui en ont été témoins ?

M. Léon Denis croit donc à la survie, à l'existence d'un monde invisible et immatériel qui nous entoure et peut se manifester quand les fluides am-

biants créent un milieu favorable. Telle est la clef du *Problème de l'Au-delà*. Partant de ce point, il se livre à des considérations très élevées sur le rôle de l'homme, qui construit lui-même sa destinée selon le degré de perfection morale qu'il atteint par ses actes. Nous ne pouvons évidemment suivre le conférencier d'un bout à l'autre. Nous devons cependant rendre justice à sa conviction éloquente, qui ne prétend pas s'imposer, mais qui fait appel, à l'étude, à l'observation et à la réflexion.

S'associant aux félicitations adressées à M. Léon Denis par M. le Dr Haas, les auditeurs ont témoigné, par leurs applaudissements réitérés et chaleureux, l'intérêt qu'ils ont pris à l'entendre.

A son tour, l'*Impartial de l'Est*, publie l'article suivant :

Quel régal d'entendre une dissertation sur des problèmes troublants, de subir l'ascendant d'un orateur à la voix au timbre harmonieux, distillant en quelque sorte, avec des inflexions charmeresses, un choix de mots tendres, de subtiles idées... Parfois, même, le conférencier ne craint pas de provoquer parmi l'auditoire féminin de délicieux frissons, des remous d'âme affolée, en évoquant des choses funèbres... d'apparence tout au moins, telles que la mort, la survie, l'Au-delà...

C'est un peu là-dessus que comptait la Société d'études psychiques de Nancy, qui, dimanche, avait organisé sa première grande conférence de la saison. A cet effet, elle n'a pas manqué de faire appel à M. Léon Denis, l'apôtre par excellence des théories du monde invisible.

On peut ajouter qu'en conviant ses adeptes et le grand public à se réunir dans le hall de l'hôtel de la Chambre de commerce, elle a fait, comme l'on dit, d'une pierre deux coups.

Les Nancéiens sont venus en foule, beaucoup pour entendre la parole autorisée du grand conférencier, un peu pour visiter l'hôtel, à peu près terminé maintenant, et pour en avoir ainsi la primeur avant l'inauguration officielle.

L'empressement de nos concitoyens et concitoyennes a été si vif, si spontané que, dès l'ouverture de la séance, la salle était entièrement bondée et que les retardataires s'engouffraient aux portes.

Dans une courte allocution, M. le Dr Haas, président de la Société d'études psychiques, a rappelé, ce que l'on savait déjà, que M. Léon Denis n'était pas un inconnu à Nancy où, à plusieurs reprises, depuis vingt ans, il est venu faire des conférences très remarquables et très remarquées...

A son tour, M. Léon Denis a pris la parole. L'apôtre du spiritisme n'a pas changé. Il possède toujours ses mêmes moyens d'élocution ; sa voix est toujours claire, sa diction nette, ses idées se sont fortifiées avec le temps ; il a acquis la pleine certitude que la Vérité se trouve dans la science qu'il préconise ; sa phraséologie reste la même, convaincante, artistiquement rythmée, elle vous transporte dans le monde irréel, elle atteint l'Idéal...

Après avoir refait l'histoire du spiritisme, décrit ses luttes et ses défaillances, l'ardeur des attaques qu'il eut à subir de la part des milieux universitaire et religieux, des matérialistes et des spiritualistes aux conceptions vagues, le conférencier a montré ensuite le triomphe de l'Idée et a fait connaître qu'elle avait conquis aujourd'hui nombre de savants et de penseurs dans les deux mondes.

Ceci dit, M. Léon Denis a, de nouveau, pour l'agrément de son auditoire attentif, développé ses chères théories sur l'existence de l'âme, sur la survie, sur le problème de l'Au-delà invisible à nos faibles yeux, sur les phénomènes psychiques, somnambulisme, hallucinations, télépathie, aujourd'hui indiscutables, attestés qu'ils sont par des faits patents, prouvés par de nombreuses expériences.

...Et le public s'est retiré quelque peu émotionné par cette éloquence suggestive, par ces évocations supra-terrestres, en se livrant à une foule de commentaires et en ne tarissant pas d'éloges à l'adresse du caractère scientifique des idées si poétiquement exprimées par le distingué conférencier.

P. V.

M. Léon Denis poursuit sa tournée dans l'Est.

Le 18 il faisait une conférence à Charleville.

Le 25, conférence au Palais des Arts, à Lyon, organisée par les deux fédérations spirites réunies. Cette conférence, qui aura une grande importance, sera un gage de réconciliation entre les groupements spirites lyonnais, longtemps désunis. Nous en rendrons compte dans notre prochain numéro.

Ode au " Père La Chaise "

Sombre parc des tombeaux, où Paris capitale
Parmi les frondaisons incessamment étale
La poussière des corps,
Gardes à l'Orient de la ville géante
Pour les chers endormis ta couche verdoyante,
Mont Aventin des morts.

Fleuris toujours au point où le soleil se lève ;
Que le printemps prodigue à tes arbres sa sève,
Vaste et funèbre Éden ;
Qu'il ranime la tombe à ses brises nouvelles,
Pour que les disparus trouvent encor plus belles
Les fleurs de leur jardin.

Tu caches dans ton sein des dépouilles célèbres ;
De leurs fantômes blancs errant dans les ténèbres
Ton bois lugubre est plein ;
Les orateurs ardents au langage superbe
Foy, Manuel, Périer font le tournoi du verbe
Avec Ledru-Rollin.

La Muse de la valse et de la symphonie
Évoquant les accords où l'ardeur du génie
Se consume et se peint,
Inspire encor des sons où l'amour se reflète,
Et l'on écoute après le rire de Planquette,
Tes sanglots, ô Chopin !

Chérubini compose un requiem mystique,
Méhul fait retentir un chant patriotique ;
Grétry médite un air ;
Bellini, Boïeldieu sont là : ton dieu sonore
Chante, divin Bizet ! et ton luth vibre encore,
Mélodieux Auber !

Cependant Thiers revoit les fastes de l'histoire ;
Michelet, Louis Blanc disent encor ta gloire,
O Révolution !
Balzac entend frémir sa Comédie humaine ;
Daudet se plonge encor dans le rêve où l'entraîne,
Sapho, ta passion.

Nodier lit à Houssaye un conte fantastique ;
Dennery cherche à rendre un effet dramatique
Et le grand Beaumarchais
Croit revoir devant lui s'agiter dans l'espace
Figaro mariant la finesse et l'audace
Avec l'esprit français.

La Fontaine se joue avec l'esprit des bêtes ;
Molière taille aux sots des lanières bien faites
Pour leur cingler les reins,
Désaugiers, Béranger chansonnet de plus belle ;
Et Delille compose une églogue nouvelle
Sous des cieux plus sereins.

Quels restes précieux dorment sous cette pierre ?
O Rousseau, c'est ton fils, Bernardin de Saint-Pierre ;
C'est le chantre sacré,
O nature de Dieu, de ta sainte harmonie !
Le poète immortel de Paul et Virginie,
Par le ciel inspiré.

Le pauvre de Nerval a retrouvé sa lyre ;
Quel est ce jeune front que le génie inspire ?
C'est Élixa Mercœur.
Plus loin sous les cyprès le défenseur de Sèze
Pour gémir sur la mort de son roi Louis seize
Exhale tout son cœur.

Ici Musset frissonne et s'avance du saule
Vers Rachel concentrée en un radieux rôle
Où Phèdre reparaît ;
Là le sage Abélard dont la tête se grise
De pensée et d'amour, penché sur Héloïse
Lui murmure un secret.

Voici le doux Parny, le fin La Chambaudie,
Delavigne et Chénier rêvant de tragédie,
Clairon, Mars et Talma ;
L'ironiste Daumier, Doré, Thomas Couture,
Rosa Bonheur, Flandrin, tous ceux que la nature
Pour sa gloire enflamma.

Isabey, Géricault, Chaplin, toujours fidèles
A leur art qui traduit en toiles immortelles
Ce qui brille à leurs yeux
Cherchent à retracer, chacun par son génie,
Les merveilles qui sont sur la route infinie
Des mondes et des cieux.

Corot et Daubigny pour d'autres paysages,
Gros, David et Baudry pour de nouveaux visages
Préparent leurs pinceaux ;
Pradier, David d'Angers, Barbedienne et Falguière
Font sur des minéraux plus fins que bronze et pierre
De glorieux assauts.

Claude Vignon revient visiter sa sculpture ;
L'animalier Barye admirant la structure
D'animaux merveilleux
Modèle des lions et des chevaux étranges ;
Là-bas Moreau Vauthier sculpte des groupes d'anges
Aux torses radieux.

Ingres dessine et peint toujours dans l'autre vie ;
Delacroix en des tons éclatants de magie
Fait chanter la couleur.
Arago suit Delambre en des calculs sublimes,
Pénétrant plus avant dans les profonds abîmes
Dont l'étoile est la fleur.

Monge sonde le nombre et Lavoisier s'incite
A la chimie avec Gay-Lussac qui médite
Sur la nature-sphinx.
Claude Bernard, Flourens sur le jeu des organes
Pensent comme Bichat et fouillent leurs arcanes
Avec des yeux de lynx.

Béclard l'anatomiste et Geoffroy Saint-Hilaire
Discutent avec Gall dont le savoir s'éclaire
Aux miroirs des cerveaux ;
Dupuytren, Nélaton, dieux de la chirurgie,
Comptent ceux que sauva l'indomptable énergie
De leurs nobles travaux.

Sivel et Spinelli, martyrs de la science,
Contemplant fièrement les fils de leur vaillance
S'élançant dans les airs ;
Le profond Jean Reynaud, mystique Prométhée,
Montre à Félix Pyat comme à Blanqui l'athée
Le Dieu de l'Univers.

Cousin, Royer-Collard en une joute amie
Dissertent longuement comme à l'Académie,
De l'idéal épris ;
Debout sur son dolmen où son fantôme monte,
Le mage Allan-Kardec confond Auguste Comte
Par la voix des esprits.

Ricord mène la guerre à l'avarie humaine ;
O Brillat-Savarin, Monselet fait sans peine
 Une ode à Parmentier ;
Taylor voit ses bienfaits s'étendre sur le monde
Et le Père Eufantin à la bonté féconde
 Se donne tout entier.

Réjouis-toi, Raspail, grand cœur humanitaire :
Laffitte le banquier, Rothschild milliardaire
 Laissent les mêmes os
Que ceux des pauvres gens : consacrant le courage,
Paris avec Rodin apporte son hommage
 A Piault, son héros.

Voici la Grande Armée à la carrière épique,
Kellermann, Masséna, fils de la République,
 Macdonald et Mortier,
Gouvion Saint-Cyr, Ney, maréchaux de l'Empire,
Suchet, Victor, — Urich en qui Strasbourg admire
 Son défenseur altier.

Ces morts vivent drapés dans leur gloire éternelle ;
Mais la sereine paix couvre aussi de son aile
 Les trépassés obscurs ;
Pour eux Bartholomé dans un grand bloc calcaire
A taillé pour jamais leur terrestre calvaire
 En de lugubres murs.

Un couple résigné sur le seuil de la tombe
Est là ; l'humanité sous la douleur succombe ;
 Sa chair tombe en lambeau.
En bas, sur un foyer dont le destin s'achève
L'ange immortalité comme le Christ soulève
 La pierre du tombeau.

Il dit : vous qui pleurez, consolez-vous, la terre
Est un exil : voyez sur la nuit du mystère
 Cette aube qui grandit ;
Vos séjours sont hantés par des âmes sans nombre ;
Et sur les morts, noyés de l'abîme où tout sombre,
 L'aurore respandit.

Paris, octobre 1908.

JULIEN LARROCHE.

Le Monisme et ses conséquences sociales

Il est bien étrange que l'existence autonome de l'esprit (par le moyen duquel nous connaissons toutes choses, y compris lui-même), soit niée par la science, ou du moins par beaucoup de savants contemporains.

Et pourtant il en est ainsi.

Par opposition au spiritualisme (qui, admettant deux principes des choses : esprit et matière, est, par conséquent, dualiste), il s'est élevé une nouvelle doctrine, le *Monisme*, qui affirme, comme le dit son nom, l'unité de principe.

Le Monisme enseigne que toutes les choses de l'univers, connues et connaissables, se ramènent à un seul et même principe ; que ce principe est la *matière*, de laquelle l'esprit n'est qu'un attribut, une propriété ou un produit.

La science niant l'esprit, qui la crée ! N'est-ce pas la fille reniant son père ?

Cependant, si les savants ont raison, il nous faudra bien souscrire à leur théorie. Mais là est la question. Ont-ils raison ? Que valent les arguments qu'ils nous présentent à l'appui de leur thèse ? C'est ce qu'il s'agit d'examiner.

Avant d'entrer en matière — sans jeu de mots, — notons en passant que les monistes ne paraissent pas bien sûrs de leur affaire.

Les fondateurs de la doctrine ont posé en principe que la matière est la substance unique de l'univers, tant moral que physique ; et, comme il arrive assez souvent, les disciples ont suivi les maîtres sans y regarder de trop près. Le *Magister dixit* n'est pas mort avec la scolastique du moyen âge.

Peu à peu, la réflexion et l'expérience sont venues introduire le trouble et la division dans l'École ; des dissidents sont même allés jusqu'à renverser la thèse et à dire que le vrai principe des êtres est l'esprit et non la matière. De sorte que nous avons aujourd'hui deux chapelles dans l'Église moniste ; nous avons des monistes matérialistes et des monistes spiritualistes (1).

Lequel de ces deux monismes possède la vérité intégrale ? En un temps de suffrage universel comme le nôtre, si les moines sont des raisons, si nous nous en rapportons au nombre des voix, les monistes matérialistes ont certainement la majorité pour eux ; mais reste à savoir s'ils l'auront encore longtemps.

Quoi qu'il arrive et en attendant l'issue de la bataille qui s'engage, c'est du monisme matérialiste que nous devons nous occuper ; ce sont donc les

(1) J'ai déjà signalé ce fait dans mon étude sur l'*Évolution du Monisme*, dans la *Revue scientifique et morale du spiritisme*, de février 1907.

enseignements qu'il répand dans le public que je me propose de résumer et que je prendrai la liberté de soumettre à une critique impartiale. D'ailleurs, ce que je dirai de ce monisme pourra aussi bien s'appliquer à l'autre.



Pour les monistes, l'éther est la source de tout ce qui existe dans l'univers. Qu'est-ce que l'éther ? On n'en sait rien. On ne l'a jamais vu, du moins on ne nous l'a jamais montré. De l'aveu des plus doctes, depuis Newton jusqu'à nous, c'est une pure hypothèse.

Pour des savants positivistes, qui se piquent de ne rien admettre qui ne soit rationnellement et même expérimentalement prouvé, ce début est un peu... métaphysique, et il pourrait bien être de mauvais augure. Mais passons ; ne condamnons pas sans écouter.

L'éther, nous dit-on, se matérialise, se transforme en atomes ; les atomes se groupent en molécules ; celles-ci forment par leur ensemble des nébuleuses, dont les éléments composants tourbillonnent, se meuvent sans ordre.

Avec du temps et de la patience, la nébuleuse se condense, s'enflamme et devient un soleil. Le soleil tourne sur lui-même ; l'ordre commence à s'introduire dans le mouvement du chaos primitif.

De ce soleil des fragments s'échappent... par la tangente, et forment des planètes, lesquelles, comme leur père, tournent sur elles-mêmes et aussi autour du soleil ; elles sont douées des mouvements de rotation et de translation.

De nouveaux fragments s'échappent des planètes et forment des satellites, qui sont soumis aux mêmes lois que leur grand-père et leur mère.

Et l'ensemble de tous ces corps constitue un tourbillon, un monde, dont le soleil est le centre.

Le mouvement des atomes et des molécules de la nébuleuse, qui en a provoqué — on ne sait comment ni pourquoi — l'incandescence, produit ensuite, sur les agrégations cosmiques qui en dérivent, — on ne sait pas plus pourquoi ni comment — un effet inverse. Peu à peu les planètes se refroidissent ; elles deviennent gazeuses, puis liquides, et enfin plus ou moins solides. Les voilà habitables.

Et alors, à leur surface apparaît la vie sous toutes ses formes successives : minérale, végétale, animale et, finalement, humaine.

Dans l'échelle vitale, on peut considérer les règnes minéral et végétal comme privés d'esprit.

L'esprit commence à se manifester dans le règne animal, d'abord sous forme d'action réflexe, d'instinct ; ensuite et par degrés, il revêt la forme intellectuelle, réfléchie, qui caractérise l'homme par dessus tous les autres animaux.

Toutes ces métamorphoses s'opèrent par le ministère de la seule matière. La cohésion physique, l'affinité chimique, la vitalité biotique, l'intellectualité psychique ne sont pas autre chose que des attributs, des propriétés, des accidents ou des produits de la matière.

Le cerveau est l'organe sécréteur de la pensée, comme le foie est celui de la bile, l'estomac celui du suc gastrique, et ainsi de suite.

Telle est, *grosso modo*, la théorie ontologique du monisme matérialiste.

Je ne puis ici discuter à fond cette théorie ; je me bornerai à quelques observations ; mais, comme elles portent sur les points fondamentaux, elles suffiront, je crois, pour que la nouvelle doctrine soit, sinon condamnée sans appel, du moins tenue en suspicion jusqu'à plus ample informé.

..

La première objection qui se présente à l'esprit est que les monistes nous donnent une simple description des phénomènes.

Rien de mieux, s'ils ne la donnaient que pour ce qu'elle est ; mais ils prétendent nous la faire accepter comme une explication, une démonstration.

C'est là ce qui ne peut être admis, car cette prétendue démonstration est entachée, pour le moins, de deux erreurs capitales : elle pèche : 1° contre la grammaire ; 2° contre l'arithmétique.

Elle pèche contre la grammaire. En effet, il est à remarquer, dans la description de l'origine du monde, que tous les verbes employés sont des verbes *réfléchis* : l'éther *se* transforme. La nébuleuse *se* condense, *s'enflamme*. Le mouvement *s'ordonne*. Les planètes *se* séparent du soleil, etc.

Or, tout le monde sait qu'il y a en grammaire des verbes actifs et des verbes passifs, et que les verbes réfléchis ou pronominaux sont les deux à la fois ; ils réunissent dans le même sujet deux principes différents, l'actif et le passif. Ce sujet n'est donc pas simple, il n'est pas *monistique*.

Tous les verbes réfléchis impliquent un dualisme. Chaque fois que les monistes en emploient un (ce qui leur arrive très souvent, comme on l'a vu), ils pèchent contre la grammaire ; ils font, comme tout le monde en pareil cas, du *dualisme* et non du *monisme*.

Dès leur premier pas, les monistes sont infidèles et traîtres à leur principe.

L'éther, disent-ils, se transforme en matière, en atomes, en molécules, etc.

Comment l'éther peut-il *se* transformer s'il est simple ? Et s'il n'est pas simple, pas de monisme possible. Pourquoi se transforme-t-il à tel moment plutôt qu'à tel autre ?

Si l'éther est simple et s'il est tout, il est nécessairement immuable. Il ne peut changer de mode sans une raison suffisante, c'est-à-dire sans qu'une cause quelconque intervienne.

Où est cette cause ? Nous ne la voyons pas et on ne la montre pas. Et l'on est bien empêché de la montrer, car on serait obligé d'admettre un second principe, on sortirait du monisme pour entrer dans le dualisme.

En effet, ou cette cause est intérieure, ou elle est extérieure. Si elle est extérieure, il est de toute évidence que nous tombons dans le dualisme. Si elle est intérieure, il s'ensuit que l'éther n'est pas simple ; nous sortons donc encore du monisme.

La matière, nous dit-on encore, contient en elle-même la force et l'esprit, qui produisent ses mouvements et ses transformations.

La matière n'est donc pas simple, comme vous le dites. Non seulement elle n'est pas le seul principe, mais elle est inférieure à la force et à l'esprit, puisque, de votre aveu, ceux-ci la meuvent, l'informent et la transforment. Ce n'est donc pas elle-même qui fait toutes ces opérations.



Le monisme pèche aussi contre l'arithmétique. Voici sa faute.

Les monistes nous enseignent que l'esprit est un *produit* de la matière. La pensée, disent-ils, est sécrétée par le cerveau ; le cerveau provient du sang, qui nourrit tout l'organisme ; le sang dérive du chyle ; le chyle, des aliments ; les aliments, du monde matériel. Donc, l'esprit est un produit de la matière.

Eh bien ! Tout ceci n'est encore que sophisme. Le dernier des écoliers sait qu'un produit suppose au moins deux facteurs ; or, les monistes ne nous en présentent qu'un, toujours le même : la matière.

La matière étant inerte, passive, ne peut rien produire par elle-même. Aussi les monistes sont-ils obligés d'admettre un autre facteur : la force. Mais, disent-ils, cette force n'est pas un principe ; elle n'est qu'un attribut, une propriété de la matière ; elle est inhérente à celle-ci.

A cet argument il est aisé de répondre :

1° D'abord, pourquoi ne serait-ce pas l'inverse ? Pourquoi la matière ne serait-elle pas un attribut, une propriété de la force.

2° Non seulement la force n'est pas inhérente à la matière, mais c'est elle qui rend la matière adhérente avec elle-même pour former les corps. C'est la *force* de cohésion qui tient unies les molécules et atomes des corps bruts ; c'est la *force* d'affinité qui préside aux combinaisons chimiques ; c'est la *force* vitale qui régit les phénomènes biologiques. Dans toutes ces opérations, qui sont pourtant les plus élémentaires, la matière ne tient que le second rang, elle est subordonnée à la force.

3° Il est évident que la force n'est pas inhérente à la matière, puisqu'elle passe très facilement d'un corps à un autre, suivant en cela les lois bien

connues de la mécanique. Si la force était inhérente à la matière, si elle en était inséparable, le mouvement, qui n'est que transmission de force et translocation de matière, serait impossible, inconcevable.

Quoi qu'ils disent et fassent, on voit que les monistes n'échappent pas au dualisme. Le moins que l'on puisse dire d'eux, c'est qu'ils font du dualisme sans le savoir.

Au fond, toute la différence qui existe entre monistes et dualistes, entre matérialistes et spiritualistes, consiste en ce que ceux-ci donnent à l'esprit la prééminence sur la matière : *mens agitat molem* ; tandis que ceux-là mettent, en apparence, la matière au-dessus de l'esprit. Je dis *en apparence*. Car, en suivant bien leurs divagations, vous constaterez qu'en réalité ils n'attribuent aucune action à la matière, mais seulement aux propriétés de ladite matière, c'est-à-dire à la force et à l'esprit.

« Nous connaissons la formation des mondes par l'action des *propriétés* de la matière. » (1) C'est-à-dire par la force ou l'esprit.

La formation des animaux aussi est l'effet des propriétés d'association de la matière vivante.

Monisme et dualisme se réduisent donc, en fin de compte, à une question de primauté entre les deux principes. Laquelle de ces deux hypothèses est la plus rationnelle ? Est-ce l'actif qui doit primer sur le passif ou l'inverse ?

L'essence de la matière est d'être inerte, passive ; de même que celle de l'esprit est l'activité.

Demander à qui de la matière ou de l'esprit appartient la supériorité, c'est demander si c'est l'instrument ou le musicien qui fait de la musique ; c'est demander si c'est la chaudière ou la vapeur qui fait fonctionner la machine.



Voilà, dira-t-on peut-être, beaucoup de bruit pour peu de chose. Qu'importe que la préséance soit donnée à l'esprit ou à la matière, puisque le concours de ces deux principes est nécessaire à la production du mouvement, à la formation de toutes choses, et que ces deux principes ne vont jamais l'un sans l'autre ?

Il importe beaucoup, si l'on en juge par les efforts auxquels se livrent les matérialistes pour faire prévaloir leur doctrine.

On s'en rendra mieux compte en examinant le but que se proposent les matérialistes, les moyens qu'ils emploient et les conséquences qui résultent de leurs théories. A cet égard, nous allons voir que, si les monistes font

(1) V. *Revue socialiste* de novembre et décembre 1907 : *Les lacunes de l'instruction générale*, par le Dr G. Ollivier.

peu de cas des règles de la grammaire et de l'arithmétique, ils en font encore moins de celles de la logique.

Quel est le but que se proposent les monistes ? Ils ne le cachent pas ; ils le proclament même bien haut. Ils veulent réagir contre le spiritualisme, réhabiliter la matière.

Voltaire a dit :

L'univers m'embarrasse et je ne puis songer
Que cette horloge existe et n'ait point d'horloger.

Les monistes nient l'existence de l'horloger de l'univers. Ils prétendent n'avoir pas besoin de cette hypothèse pour expliquer, non seulement le monde physique, avec Laplace, mais encore le monde moral et social. En conséquence, comme dit Schopenhauer, ils signifient au seigneur Dieu son congé (1).

On leur objecte : « La nature est soumise à des lois, vous en convenez vous-mêmes. Il y a donc un législateur, car il est plus aisé de concevoir un horloger sans horloge qu'une horloge sans horloger. Or, c'est ce législateur que nous appelons le seigneur Dieu. »

Pas du tout, répondent-ils. Ces lois ne sont que « les effets des propriétés de la matière ». Il n'y a pas solution de continuité entre la matière brute et la matière animée, entre le cristal et le végétal, entre le végétal et l'animal, entre l'animal et l'homme. Les êtres vivants forment une chaîne ininterrompue. L'animal supérieur, comme l'animal inférieur, n'est qu'une association de cellules vivantes. La vie supérieure aussi bien qu'inférieure n'est qu'une affaire de mécanisme physiologique (2).

S'il n'y a pas de Dieu, il ne doit pas y avoir de religion. Cela va de soi. Aussi est-ce bien ainsi que l'entendent les monistes. Sous prétexte que les religions, spécialement la catholique, ont donné lieu à beaucoup d'abus, ils veulent prohiber toute religion.

Si les monistes soutiennent que la matière prime l'esprit, que l'esprit est un produit de la matière, c'est pour pouvoir nier l'autonomie de l'âme, sa préexistence et sa survivance au corps. C'est aussi pour nier la conscience, la liberté et la responsabilité humaines.

Pour eux, la volonté n'est qu'une illusion ; tous nos actes que nous croyons volontaires, sont soumis à une fatalité inéluctable. Le libre arbitre n'existe

(1) Schopenhauer a dit : « Le panthéisme n'est qu'un athéisme poli. La vérité du panthéisme consiste dans la suppression de l'opposition dualiste entre Dieu et le monde, dans la constatation que le monde existe en vertu de sa force interne et par lui-même. La proposition panthéiste : Dieu et le monde ne font qu'un, est un détour poli pour signifier au seigneur Dieu son congé. »

(2) D^r Ollivier, *op. cit.*

pas. La conscience n'est qu'un épiphénomène, un mirage. M. Le Dantec démontre très élégamment, par une comparaison de la conscience avec le cinématographe, que la conscience n'est rien de plus qu'une propriété de la matière, un simple témoin passif de nos faits et gestes.

Nous sommes ce que nous a faits la loi d'hérédité, modifiée plus ou moins par l'éducation. Le cerveau humain est le résultat ultime du travail de cent millions d'années.

La personnalité psychique n'étant qu'un phénomène secondaire, accessoire ou un épiphénomène, n'existe pas plus après la mort, que les autres fonctions du corps, langage, digestion, marche, mouvements divers. La croyance à la survivance de l'âme est une illusion de la conscience (1).

Si nous n'avons ni liberté, ni conscience, nous ne pouvons être responsables de nos actes ; nous ne méritons ni châtiments, ni récompenses ; toute la différence entre les honnêtes gens et les criminels se réduit à une question de physiologie. Les uns sont bien portants ; les autres sont des malades. Il ne s'agit pas de punir ceux-ci, mais de les guérir. Il faut fermer les prisons et construire des hôpitaux.

Si Dieu n'existe pas, il est évident que les religions n'ont aucune bonne raison d'être. Leurs morales sont dépourvues de base et de sanctions. Aussi la morale varie-t-elle suivant les peuples, les pays, les climats. Non seulement les religions n'ont aucune utilité, mais elles sont nuisibles. Les États ont toujours été troublés par les querelles religieuses ; l'indifférence en matière de religion leur assurera la paix et le repos. (Le même, p. 566).

Les buts que se proposent les monistes peuvent se résumer ainsi : 1^o Signifier au seigneur Dieu son congé ;

2^o Proscrire toute religion et toute morale religieuse ;

3^o Nier la survivance de l'âme ;

4^o Nier la conscience, la liberté, la responsabilité humaines.



A la suite d'une pareille diatribe contre... on s'attend à trouver la conclusion suivante, qui serait tout à fait logique :

« Puisque tout est fatal, tout est pour le mieux, en tout cas, que tout soit bien ou mal, il n'y a rien à y faire ; il n'y a pas même possibilité de rien changer. Notre volonté, notre liberté, notre conscience, n'étant qu'illusoires, nous ne pouvons évidemment en faire aucun usage rationnel. Donc, laissons aller les choses, et, après nous, le déluge. »

Mais les monistes ne paraissent pas tenir plus de compte des règles de la logique, que de celles de la grammaire et de l'arithmétique.

(1) Dr Ollivier, p. 412, 551 et suiv.

Le Dr Ollivier, dont nous venons de résumer les idées (exprimées récemment par lui dans la *Revue Socialiste*, novembre et décembre 1907), déplore que le monisme ne soit pas enseigné dans les écoles à tous les degrés. Cet homme, qui ne croit pas à l'esprit, a une confiance sans bornes dans l'endoctrinement.

« C'est par l'instruction, dit-il, qu'on arrivera à guérir les grandes plaies morales de notre société moderne, l'intolérance et la guerre. » (p. 567.)

Je ne sais si les monistes sont et seront toujours tolérants ; je le souhaite. Quant à la guerre il est peu probable que leur doctrine soit de nature à favoriser sa disparition, nous verrons cela tout à l'heure.

Pour le moment, nous pouvons dire qu'il n'y a pas besoin d'écoles pour répandre les beaux enseignements du monisme. Ils se répandent déjà sur une grande échelle et bien plus efficacement, en dehors de l'école, par la parole, par les journaux, par les romans, etc.

Après avoir d'une main abattu Dieu de son trône, les monistes le relèvent sous le nom d'Idéal. L'Idéal matériel ! Ils vont plus loin : après avoir condamné toutes les religions, ils se mettent eux-mêmes à en fabriquer de nouvelles : la religion de l'Idéal.

Haeckel, l'un des pères de l'Église moniste, s'est essayé plusieurs fois dans ce théologisme d'un nouveau genre ; mais ses efforts n'ont pas été couronnés de succès. Ses propres disciples, les anarchistes surtout, l'ont vertement réprimandé à ce sujet.

Ces tentatives de restauration après la destruction, prouvent l'absurdité des principes monistes ; elles montrent que, par moments, le bon sens reprend le dessus sur l'esprit de parti.

La volonté et la liberté n'étant que des illusions, la conscience n'étant qu'un épiphénomène, un témoin passif de nos actes, il s'ensuit que nous ne sommes pas responsables de nos actes, et que tous les crimes et délits sont naturels et légitimes.

Après avoir ainsi renversé le droit ancien, il s'agit de constituer un Droit nouveau. C'est à cette besogne que s'est livré récemment un moniste de marque, M. Edmond Picard, sénateur de Belgique, jurisconsulte éminent, auteur de divers ouvrages.

Sous ce titre : *Droit nouveau*, M. Picard a publié dans la *Revue Économique Internationale* d'octobre 1907, un article dans lequel il soutient que l'homme étant irresponsable, il ne doit pas y avoir de pénalités pour les criminels, pas de prisons, pas de bagnes, pas de guillotines, mais seulement des hôpitaux ; car les délinquants ne sont pas des coupables qu'il faut punir, ce sont des malades qu'il faut guérir.

La même thèse a été soutenue par beaucoup d'autres écrivains monistes dans des revues et journaux et même dans de gros volumes.

Voici les principes fondamentaux du Droit nouveau, d'après M. Picard :

Le droit, dit-il, est « l'ensemble des devoirs *forcés* ». C'est là sa caractéristique. « Il implique la force de l'État intervenant pour imposer l'observation de ses prescriptions. »

Qui est-ce qui formulera ce nouveau droit ? Sur quoi se basera-t-on pour décider si un devoir, est *forcé* ou non ? Pour découvrir ce nouveau droit, dit l'auteur, il est « inutile de rechercher si ce qui arrive est bien ou mal. Il suffit que cela soit ! Et, pour le Socialisme, cela est avec une évidence insurmontable. Ne compliquons pas l'étude du phénomène en y ajoutant l'énigme angoissante de sa légitimité. Laissons aux méditations d'autres heures cette recherche difficile... et sentimentale. »

Le devoir *forcé*, jusqu'à ce jour, a toujours été celui des esclaves ou des animaux, et non celui d'hommes libres. M. Picard nous ramène donc à l'antique régime de l'esclavage.

L'État imposera l'observation de ce droit. C'est-à-dire que la société humaine sera divisée en deux castes : l'une formulant et imposant ce prétendu droit, l'autre le subissant par la contrainte.

Mais s'il suffit qu'une chose *soit* pour qu'elle soit bien, le droit ancien *est* ; il est donc bien. Alors pourquoi voulez-vous le changer ?

Vous voyez que les fauteurs du monisme outragent aussi bien la logique que la grammaire et l'arithmétique. Heureusement, ou plutôt malheureusement, les disciples sont plus logiques que les maîtres. C'est ce dont nous pouvons nous rendre compte en considérant les déductions qu'ils tirent de la doctrine et les applications qu'ils en font.

∴

Si l'homme n'est qu'une éphémère association d'atomes et de molécules matériels, sans volonté, sans liberté, sans conscience, s'il ne diffère en rien des animaux, des végétaux, de la matière brute, le sentiment de sa propre dignité, le respect de soi et, par suite, de ses semblables et de ses inférieurs, n'ont aucune raison d'être, n'ont aucune place rationnelle dans l'organe sécrétoire de ses pensées et de ses sentiments.

Plus une pareille doctrine fera de progrès, plus on verra se développer le mépris de la personnalité humaine, plus se multiplieront les suicides, les crimes et délits de toutes sortes, les plus invraisemblables. Or, c'est précisément ce qui arrive. Les faits viennent confirmer la doctrine. Dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} décembre 1907, M. Henri Joly constate, d'après les dernières statistiques criminelles, les progrès du suicide et de la criminalité, et aussi les nouvelles formes qu'elle revêt, les nouveaux caractères qu'elle révèle.

Ce qui caractérise la criminalité moderne, d'après M. Henri Joly, c'est la perte du sentiment de la dignité humaine, « le mépris de soi et des autres » ; l'extrême sensibilité à la douleur physique et l'insensibilité morale.

Ce n'est pas, à son avis, la misère réelle, comme le prétendent les philanthropes et les socialistes, qui alimente la criminalité. Les départements les plus pauvres sont, à tous points de vue, les plus honnêtes ; les voleurs ne volent presque jamais que pour la satisfaction d'une fantaisie ou d'une coquetterie ; les ouvriers, jeunes ou vieux, arrêtés pour vol, gagnent, pour la plupart, des journées de nature à les mettre à l'abri de tous les besoins pressants ; dans les pays les plus divers, le mouvement ascendant du crime suit l'accroissement du bien-être général et l'élévation des salaires.

En résumé, non seulement la criminalité augmente, mais elle se transforme : du crime grossier, facilement attribué à l'ignorance et à la misère, elle se convertit en une criminalité d'apparence trompeuse, courant après le superflu, appelant à elle les déclassés de toutes les sphères. Sur le fonds de cette criminalité d'allure moderne grandit une criminalité violente et sauvage, pleine de ce mépris de la vie humaine qu'on retrouve dans les progrès parallèles du suicide. Cette criminalité enfin est de plus en plus précoce.

Si la nature humaine est telle que le monisme nous l'enseigne, si les hommes ne se doivent rien les uns aux autres, (sauf les devoirs *forcés*), la société, qui est composée d'hommes, qui est aussi, par conséquent, un produit naturel de la matière, une sécrétion du cerveau des législateurs, la société, dis-je, ne vaut pas mieux que ses membres et les divers organes qui la constituent ne se doivent rien non plus.

La société, c'est donc la guerre de tous contre tous : des individus, des corps sociaux, des classes, des peuples. Cela nous mène loin de la paix universelle qui nous a été promise.

C'est bien effectivement ce qui existe, tout le monde peut le constater et les monistes le reconnaissent aussi bien que les autres ; ils cherchent même les moyens de corriger ce désordre.

Seulement ils ne remontent pas aux causes ; ils ne voient pas que les haines sociales, à tous les degrés, suivent un progrès parallèle à l'expansion de leur doctrine, ce qui devrait leur donner à penser que, si cette doctrine n'est pas la seule cause du mal, elle est du moins l'une d'elles, et pas la plus négligeable.

ROUXEL

LA MORT N'EXISTE PAS

CHAPITRE XXIV

SPIRITUALISME EN AMÉRIQUE

§ 1. — *Madame M.-A. Williams.*

J'allai en Amérique, avec un engagement professionnel, en octobre 1884. Plusieurs mois auparavant une offre très avantageuse m'avait été faite par les spiritualistes de la Grande-Bretagne d'écrire mes expériences pour la presse anglaise, mais je refusai de le faire jusqu'à ce que je pusse y ajouter mes notes américaines. J'avais correspondu (comme je l'ai montré) avec la *Banner of Light* de New-York; et ce que j'avais entendu dire du spiritualisme en Amérique m'avait rendue curieuse d'en être témoin. Mais j'étais bien résolue à le contrôler d'après un plan strictement personnel. Je me disais : J'ai vu et entendu d'assez près tout ce qui peut être vu et entendu touchant le sujet en Angleterre, mais, à part une ou deux exceptions, je n'ai jamais assisté à une séance où je ne fusse pas connue. A présent, je vais visiter un pays étranger où, en matière de spiritualisme, je puis cacher mon identité de manière à ne fournir aux médiums aucun renseignement sur mon entourage ni sur les noms de mes amis décédés. Je partis pour l'Amérique tout à fait déterminée à poursuivre une investigation strictement secrète et avec la résolution de n'en souffler mot à personne.

J'eus quelques jours de repos à New-York avant de me rendre à Boston où mon travail devait commencer et je descendis dans l'un des plus grands hôtels de la ville. J'étais débarquée un dimanche matin et, le lundi soir, je résolus de faire ma première expérience. Si j'avais été une visiteuse de Londres, j'aurais dû me livrer à des recherches sur cette sorte de gens et faire une douzaine d'enquêtes avant de savoir où les médiums se cachaient par crainte de la loi ; mais les choses s'arrangent mieux de l'autre côté de l'Atlantique. Il est permis à chacun d'avoir ses opinions et sa religion personnelles sans qu'on fonde sur ces gens-là pour les fourrer en prison comme des fripons ou des vagabonds. Quelles que soient les idées de la majorité sur ce sujet et sur tout autre (et le ciel m'est témoin que je voudrais voir tout homme assez fort pour s'attacher à son opinion et assez courageux pour

(1) La traduction de ce beau livre de M^{me} Florence Marryat a été commencée le 1^{er} octobre 1904. Elle s'est continuée en 1905 et en 1906. Interrompue en 1907, elle va être reprise et publiée chaque mois jusqu'à la fin.

l'affirmer devant tout le monde,) je pense que c'est un discrédit pour un pays civilisé de permettre à de vieilles lois, qui furent faites alors que nous étions un peu plus que des sauvages, de conserver leur force au temps présent. Nous sommes loin d'être délivrés d'un gouvernement paternel qui est devenu si aveugle et sénile qu'il avalerait un chameau tout en laissant passer un moustique.

Mais, à New-York, il n'y avait pas d'obstacle à mes désirs. Je n'avais qu'à jeter un coup d'œil sur les colonnes d'annonces des journaux pour apprendre où se tenaient les médiums et quels jours ils donnaient des séances publiques.

Il se trouva que M^{me} M.-A. Williams était la seule qui tint maison ouverte le lundi soir pour les matérialisations, et je me décidai à y aller. Il n'y avait pas là de coins dérobés comme dans un grand hôtel où personne ne peut voir ce que fait son voisin.

Donc, dès mon dîner terminé, je mis un vêtement sombre, mon chapeau et ma voilette et, gagnant le dehors, je montai dans l'un des fiacres qui passaient et me fis conduire à la rue qu'habitait M^{me} Williams. Arrivée à sa maison, je frappai à la porte et j'allais m'informer s'il y avait une séance ce soir-là lorsqu'un serviteur m'évita cette peine en me disant : « Montez, s'il vous plaît, madame » et il ne se passa rien de plus entre nous. Quand j'eus gravi l'escalier, je me trouvai dans une grande chambre dont le parquet était recouvert d'un épais tapis cloué tout autour de la boiserie. D'un côté étaient trente ou quarante chaises cannées faisant face au cabinet. Celui-ci consistait en quatre montants plantés dans le tapis avec des tringles de fer s'y rattachant par le haut. Il n'y avait pas de ciel au-dessus, mais des rideaux de couleur marron foncé qui, à l'ordinaire, devaient pendre tout autour ; ils étaient, lorsque j'entrai, rejetés sur les tringles de façon à laisser voir l'intérieur.

Il y avait un fauteuil rembourré pour le médium et, devant le cabinet, une petite table avec du papier et des crayons, ce dont je ne devinai pas l'usage tout d'abord.

Sur le troisième côté de la chambre était un harmonium placé de façon que l'exécutant tournât le dos tout à la fois au cabinet et aux assistants. Une énorme lampe à gaz, de forme carrée comme une lanterne, était fixée au mur de manière à projeter la lumière sur le cabinet, mais elle était garnie d'un écran glissant en soie rouge à l'aide duquel on pouvait faire l'obscurité quand cela était nécessaire.

J'étais en avance et peu de visiteurs occupaient seulement les chaises. Je demandai à une dame si je pouvais choisir ma place et, sur sa réponse affirmative, je pris la chaise de la première rangée exactement en face du cabinet, n'oubliant pas que j'étais là pour la cause du spiritualisme aussi bien que pour mes propres intérêts. Les sièges furent rapidement remplis et il pouvait y avoir là trente-cinq ou quarante personnes lorsque M^{me} Williams entra

dans la chambre en faisant un signe de tête à ceux qu'elle connaissait, puis alla dans le cabinet.

M^{me} Williams est une forte femme d'âge moyen, avec les yeux et les cheveux noirs, et le teint frais. Elle était vêtue d'une robe ajustée de couleur bleu pâle avec de nombreuses dentelles autour du cou et des manches. Elle était accompagnée d'un monsieur et je découvris alors, pour la première fois, qu'il est d'usage en Amérique d'avoir, ce qu'on appelle un « conducteur » de la séance. Le conducteur s'assied tout près du rideau du cabinet et si quelque Esprit est trop faible pour se montrer au dehors, ou pour parler de manière à être entendu, il transmet le message qu'il désire envoyer à ses amis ; et quand je vis combien peu de précautions étaient prises pour prévenir les outrages qui se sont produits en Angleterre et combien il se présente plus de matérialisations dans une soirée, je compris la nécessité d'un conducteur pour protéger le médium et pour régler l'ordre de la séance.

Le conducteur de M^{me} Williams ouvrit la séance par un petit discours très net. Il dit : « Je vois ici ce soir plusieurs figures étrangères et j'en suis heureux, espérant qu'elles tireront plaisir et profit de notre réunion. Nous avons une règle pour la conduite de nos séances, c'est que vous vous comportiez en « dames » et en « gentlemen ». Vous pouvez ne pas croire tout ce que vous voyez, mais, rappelez-vous que c'est notre religion et celle de plusieurs ici présents et, comme vous vous comporteriez avec politesse et convenance si vous étiez dans une église d'une autre confession que la vôtre, de même je vous demande de vous comporter ici.

Si des esprits viennent pour vous que vous ne reconnaissiez pas immédiatement ne les blessez pas en niant leur identité. Ils peuvent avoir désiré longtemps cette occasion de vous rencontrer, avoir fait tous leurs efforts pour reprendre l'aspect qu'ils avaient sur terre et n'y pas réussir. Ne leur rendez pas leur insuccès plus dur à supporter en répudiant grossièrement tout lien avec eux. Les étrangers qui sont ici ce soir peuvent se méprendre sur la raison de cette petite table placée devant le cabinet et penser que c'est pour les empêcher de regarder de trop près les esprits. Ce n'est pas cela. Au contraire, tout le monde sera invité à tour de rôle à s'approcher afin de reconnaître ses amis. Mais, c'est une règle à ces séances qu'aucun esprit matérialisé qui est assez fort pour dépasser cette table ne doit retourner dans le cabinet. Ils doivent se dématérialiser à la vue des spectateurs afin qu'aucun soupçon ne puisse planer sur le médium. Ces crayons et ces papiers sont là dans le cas où l'esprit ne peut parler mais veut écrire à la place. Et maintenant, nous allons commencer la soirée par un chant.

L'accompagnateur exécuta alors la *Marche des Anges* que l'assistance chanta volontiers, et les rideaux tombés et tirés autour de M^{me} Williams ; l'écran fut placé devant la lampe et la séance commença.

Je ne crois pas qu'il se fût passé plus d'une ou deux minutes avant qu'on entendit une voix murmurer : Père ! et trois jeunes filles vêtues de robes blanches collantes, apparurent à l'ouverture des rideaux. Un vieillard à cheveux blancs quitta son siège et alla vers le cabinet. Les trois formes sortant ensemble, se suspendirent à son cou et l'embrassèrent en causant tout bas. J'oubliais presque où j'étais. Elles semblaient si parfaitement humaines, si joyeuses, si jeunes filles de dix-sept à vingt ans, elles parlaient si bien toutes ensemble comme des jeunes filles de la terre que j'étais toute stupéfaite.

Le vieillard regagna sa chaise en essuyant ses yeux. « Sont-ce vos filles, monsieur ? lui demanda un assistant. — Oui, mes trois filles ; je les ai perdues toutes il y a moins de dix ans, répondit-il, mais vous voyez que je les retrouve ici. »

Plusieurs autres formes parurent ensuite. Une petite fille d'environ trois ans, qui voltigeait au dedans et au dehors du cabinet comme un papillon et qui s'en allait en riant loin des assistants qui essayaient de l'attraper. Quelques-unes des reconnaissances, qui avaient lieu pour la première fois, furent très attendrissantes. Un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, qui fut appelé pour voir l'esprit de sa mère, sanglotait si amèrement que mon cœur se brisait de l'entendre. Il n'y avait pas le moindre doute qu'il la reconnaissait ; il en fut si abattu qu'il ne leva plus les yeux du reste de la soirée.

Une dame m'amena son fils-esprit pour que je pusse voir avec quelle perfection il était matérialisé. Elle en parlait avec autant d'orgueil que s'il avait passé quelque difficile examen. Le jeune homme était vêtu d'un habit de soirée, et, à la demande de sa mère, il me serra la main avec la solide étreinte d'un mortel. Naturellement, j'en avais trop vu en Angleterre pour que tout ceci me surprît énormément. Pourtant, je n'avais jamais assisté à une séance où chaque chose paraissait si étrangement humaine, si peu mystique, excepté la règle de dématérialisation que je n'avais vue auparavant qu'avec Katie King (chez William Crookes).

Mais ici, chaque forme, après avoir été avertie par le conducteur que le temps de son apparition était écoulé, s'enfonçait dans le tapis comme si c'était le mode le plus naturel de disparaître. Quelques esprits, spécialement les hommes, n'avançaient pas au delà des rideaux ; alors, leurs amis étaient invités à aller leur parler et plusieurs entrèrent dans le cabinet. Il y eut nécessairement une bonne quantité de formes familières aux autres et que je ne connaissais pas. L'une fut celle d'un vieux ministre connu de tous ; une autre celle d'un monsieur qui avait été un habitué fidèle des séances de M^{me} Williams.

Un moment le conducteur me parla : « Je ne suis pas sûr de votre nom, me dit-il (et je pensai « non, mon ami, et vous voudriez bien le savoir »), « mais il y a ici un esprit qui désire que vous veniez au cabinet. » J'avan-

gai m'attendant à voir quelque ami ; c'était un prêtre catholique dont les mains étaient étendues pour bénir. Je m'agenouillai, il me donna la bénédiction habituelle et les rideaux se refermèrent. « Connaissez-vous cet esprit ? » me demanda le conducteur. Je secouai négativement la tête ; il continua « c'est le Père Hayes, un prêtre bien connu de la ville. Je suppose que vous êtes catholique ? » Je répondis « oui » et allai me rasseoir. Le conducteur me dit encore : « Je pense que le P. Hayes est venu préparer la voie à quelque autre de vos amis. Il y a maintenant un esprit qui dit être venu pour une dame appelée Florence, laquelle vient de traverser la mer. Répondez-vous à ces indications ? » — J'étais sur le point de dire « oui » lorsque les rideaux s'ouvrirent et ma fille Florence traversa la chambre en courant et vint tomber dans mes bras. « Mère, s'écria-t-elle, j'ai bien dit que je reviendrais et vous reverrais, n'est-ce pas ! » Je la regardai, c'était exactement la même apparence que lorsqu'elle était venue à moi en Angleterre, la même chevelure brune luxuriante, les mêmes traits, le même corps que j'avais vu à l'aide des médiumnités de Florence Cook, d'Arthur Colman, de Charles Williams, et de William Eglinton ; la même forme qui, en Angleterre, avait été déclarée dressée par une demi-douzaine de médiums pour me représenter ma fille. Elle se tenait là devant moi, à New-York, à des milliers de milles au delà de l'Océan et par le pouvoir d'une personne que je ne connaissais même pas et ignorait qui j'étais. Si je n'avais pas été convaincue auparavant, comment pourrais-je manquer de l'être maintenant ?

Florence paraissait aussi ravie que moi et ne cessait de m'embrasser et de me parler de ce qui m'était arrivé sur le bateau et était évidemment au fait de toutes mes actions. Puis elle me dit : « Il y a ici un autre de vos amis, mère, nous sommes venus ensemble, je vais aller le chercher. » Elle allait rentrer dans le cabinet quand le conducteur l'arrêta : « Vous ne devez pas retourner par là, s'il vous plaît, autrement, comme vous voudrez. » Florence lui fit une petite révérence et s'enfonça dans le tapis. Je me tenais où elle m'avait laissée étonnée de ce qui venait d'arriver, quand elle reparut à peu de pieds de moi, la tête la première et souriant comme si elle avait trouvé un jeu nouveau. On lui permit d'entrer dans le cabinet, cette fois ; mais un moment après, elle passait encore la tête et disait : « Voici votre ami, mère » et, à côté d'elle, était le contrôle de William Eglinton, « Joey », vêtu de sa veste blanche, avec une casquette blanche sur la tête. « Florence et moi, dit-il, nous avons traversé l'eau pour faire de nouvelles choses pour vous, tout au moins suis-je venu pour lui montrer ce qu'elle doit faire, mais, je ne puis rester longtemps, vous savez, parce que je dois retourner près de Willy. »

En réalité je n'ai pas fait attention s'il demeura là longtemps ou pas. Il

me sembla que j'avais reçu la dernière preuve que je cherchais de la vérité de la doctrine que j'avais acquise depuis si longtemps que la mort n'existe point comme nous la comprenons en ce monde. Il y avait là les deux êtres spirituels (pour croire à l'identité de ce que je m'étais qualifiée moi-même cinquante fois de folle crédule et pour y ajouter foi plus profondément encore) à New-York, me parlant, en propre personne, dans un pays étranger où personne encore ne savait que j'étais.

Je fus plus profondément affectée que je ne l'avais été en aucune autre occasion et plus grandement reconnaissante. Florence se fit, dès sa première apparition, de grands amis, de nos cousins, les Américains.

Le conducteur de M^{me} Williams me dit qu'il n'avait jamais entendu rien de plus beau que l'idée de cet enfant-esprit traversant l'Océan pour garder sa mère en pays étranger et particulièrement qu'il sentait à son influence que c'était un esprit pur et beau.

Quand je lui dis qu'elle avait quitté ce monde à dix jours, il me répondit que cela s'expliquait pour lui parce qu'il voyait qu'il n'y avait rien de terrestre en elle.

Je fus ravie de cette séance et souhaitai de revenir souvent chez M^{me} Williams, mais le destin avait décidé que je quitterais New-York plus tôt que je ne l'avais désiré (1).

La parfaite liberté avec laquelle cette soirée fut conduite me charma, et les Esprits y semblaient si familiers avec les assistants. Il n'y avait pas là d'affaire de « Doux Esprits écoutez ma prière ! » ; pas de crainte d'être retenu ou touché par les Esprits, pas de frayeur, rien qu'une grande tendresse de la part des parents et des amis. C'est à cette cause que j'attribuai le grand nombre de matérialisations dont je fus témoin, plus de quarante s'étant montrées ce soir-là. Ces Esprits parlaient plus distinctement que tous ceux que j'avais entendus en Angleterre et je pense que la sécheresse de l'atmosphère des États-Unis est bien plus favorable aux matérialisations. Je trouve une autre différence : Quoique les apparitions féminines fussent, la plupart du temps, vêtues de blanc, elles portaient des robes et non de simples draperies, tandis que les hommes étaient invariablement vêtus des costumes ou de semblants de vêtements qu'ils portaient sur la terre.

Je quittai la chambre de M^{me} Williams décidée à voir autant de médiums que je pourrais, tandis que j'étais aux États-Unis.

FLORENCE MARRYAT.

Pour traduction, — LÉOPOLD DAUVIL.

(1) Nous laissons à l'auteur la responsabilité de ses affirmations touchant la médiumnité de M^{me} Williams. Ce médium pouvait être bien assisté en 1884 mais fut convaincu de fraudes grossières en 1894. (Voir la *Revue Spirite* de cette même année).

DES PRÉJUGÉS

Les plus grandes vérités sont des erreurs, et les plus grandes erreurs des vérités pour la plupart des hommes. Ils pensent par habitude et non par réflexion.

Peu sont ceux qui savent se dégager complètement des influences qu'ils ont subies dans leur jeunesse ; peu trouvent la force de penser par eux-mêmes, et de se débarrasser d'un esclavage dont l'âme meurtrie de notre époque garde encore la trace.

Le trait le plus humiliant de la raison est cette universalité d'opinion et de foi dans les mêmes pays. Tout un peuple, toute une ville sont d'accord sur leurs principes, et, quelques pas plus loin, un autre peuple, une autre ville, ont des principes directement opposés avec une persuasion aussi intime de leur certitude. — Il n'est pas de coutume bizarre, d'opinion absurde, ou d'horreurs et d'atrocités qui, dans un siècle ou dans un autre, n'aient eu la sanction des lois et l'approbation publique. — S'il est d'usage d'adorer des chats, des oignons ou un bœuf, comme jadis chez les Égyptiens (chez lesquels d'ailleurs, ce culte n'était que symbolique), toute la nation se prosterne devant eux et nomme impies et barbares celles qui pensent différemment.

Ceci démontre incontestablement le peu de sûreté de la maxime : *il faut obéir à sa conscience*. — Soyons certains que *c'est un mauvais guide s'il n'est lui-même dirigé*.

Lorsque chez les Grecs, les Carthaginois, et chez presque tous les peuples du Nord, on immolait des victimes humaines aux dieux Orus, Agrolas, Chronos, Melec, Thor et Woden ; lorsque leurs autels découlaient du sang de l'innocence, qu'une mère y sacrifiait sa fille, un fils son père, une fiancée son fiancé, ou, plus modernement, lorsque, dans cette foule de persécutions religieuses, tous les instruments de tortures fonctionnaient sous l'habile main des fils de saint Dominique, au nom du divin crucifié, c'était à leur conscience que ces furieux croyaient obéir.

Nous frémissons au récit du banquet de l'anthropophage qui, après s'être vengé par une mort affreuse, change en aliments son ennemi vaincu ; et, barbares que nous sommes, nous ne pensons pas que notre propre histoire abonde en époques d'exécration, que nos lumières et nos motifs rendent plus affreuses encore.

Mais, sans remonter à ces scènes d'horreur, nous avons sans cesse sous les yeux des preuves évidentes de l'insuffisance de la conscience. La vérité n'est qu'une, et la conscience varie à l'infini : elle est autre à Paris, autre à Londres, autre à Constantinople. L'exemple de deux nations les plus éclairées

rées est des plus frappants. On damne à Calais ce que l'on sanctifie à Douvres, et, réciproquement, ce qui d'un côté du détroit n'est qu'un morceau de bois sculpté (le crucifix), ou de l'eau et de la farine (hostie), est de l'autre côté un objet de culte : on l'appelle *bon Dieu*, on se prosterne devant lui, et on le porte en acte d'adoration.

Mais, plus en grand, il y a deux cent cinquante millions d'orientaux qui seraient dévorés de remords s'ils avaient blasphémé contre Mahomet, et les chrétiens disent et écrivent chaque jour, sans éprouver le moindre scrupule, qu'il n'était qu'un imposteur. De même, les deux tiers des habitants du globe méprisent les dogmes les plus essentiels du christianisme (1).

Les consciences réunies des deux tiers des habitants de la terre protestent donc contre les consciences réunies de l'autre tiers.

Le savoir a aussi ses préjugés comme l'ignorance : le superstitieux croit trop, et l'esprit fort trop peu. Il est des erreurs de mode et des vérités surannées que l'opinion proscriit.

Le paysan croit à tous les faux signes de l'almanach, et le demi-savant n'ajoute foi qu'à ce qui tombe immédiatement sous ses sens.

La foi aveugle a aussi ses contradictions ; et une sévère orthodoxie qui douterait, encore de nos jours, s'il n'est pas permis de persécuter, rougirait de croire aux inspirés, aux possessions, aux extases, aux songes, etc., bien que leur existence et leur signification soient établies en divers endroits des *Livres dits saints*.

Les exemples ci-dessus, auxquels il serait facile d'en ajouter nombre d'autres, doivent suffire pour nous enseigner la circonspection quant à nos opinions.

Rejetons ce qui révolte la raison, confions-nous en ce qu'elle démontre, et suspendons nos jugements sur le reste.

Mais la raison a été décriée, avilie : on l'a représentée comme insuffisante, corruptrice, comme un fanal trompeur propre à égarer l'homme. On s'est efforcé même de construire un système de raisonnements pour prouver qu'il ne faut point raisonner, et que l'homme ne peut asseoir de certitude que sur la croyance aveugle, soit que celle-ci prenne son point d'appui dans la *Révélation*, ou qu'elle ait recours au *consentement général* ou à la *tradition* (2).

(1) D'après les statistiques les plus récentes, la population terrestre peut être estimée à 1 milliard 800 millions d'habitants, en chiffres ronds.

220 millions sont catholiques	} 490 millions de chrétiens.
150 — — protestants	
120 — — orthodoxes	

Un peu plus du tiers des habitants du globe sont donc chrétiens et un peu moins d'un sixième catholiques.

(2) Fait remarquable ! Jésus, auxquels les intolérants en ont appelé et en appellent en-

Il n'y a qu'une autorité pour l'homme, celle de la raison, que personne ne méprise sans tomber dans l'absurde.

Que l'esprit de l'homme, écartant de lui-même tout ce qui est personnel ou passionné, écoute toujours le *Maître intérieur*, le *Verbe*, qui ne trompe pas, il ne saura conquérir la liberté dans la vérité et vivre dans la lumière.

Toute croyance qui ne se voit pas par les yeux de la raison, redoute la lumière qui doit la démasquer. Tout ce que la raison ne reflète pas dans sa propre clarté est un point de la nuit, du désordre et de l'aberration.

Toute croyance qui n'admet pas la discussion, la comparaison, qui anathématise, persécute, tyrannise, est erronée, fausse, mensongère. Le temps l'a créée, le temps la détruira. La raison seule brave le temps, la raison seule annihile l'espace.

La grandeur de l'homme gît dans l'indépendance de sa raison.

Soumettons donc toute chose à une rigoureuse critique. Tenons pour suspect tout ce qui tend à s'imposer sans réforme préalable, tout ce qui, en un mot, n'est pas discursif (1).

Général H.-C. FIX.

NOTES MANUSCRITES D'ALLAN KARDEC

Étude sur les Religions comparées à la Philosophie Spirite (Suite) (2).

Influence du spiritisme pour la destruction de l'incrédulité.

Il est ordinaire que la foi acquise dans la jeunesse, par l'influence de la religion catholique, se perd en prenant de l'âge; l'incrédulité naît de la réflexion.

core pour justifier leurs prétentions orgueilleuses, n'a jamais rien écrit, alors que les docteurs de l'Église ont toujours eu hâte de consigner sur le papyrus ou le papier leurs formules dogmatiques. Pourquoi cette différence? Ils ont soin de nous l'expliquer eux-mêmes: Ils ont écrit pour empêcher les générations présentes et futures de penser autrement qu'ils pensaient ou feignaient de penser eux-mêmes. *Croyez*, telle est la sentence qui accompagne chacun de leurs articles de foi, *sinon vous êtes damnés*; tandis que Jésus, au contraire, ajoutait, après chacun de ses enseignements: « *Que celui qui a des oreilles pour ouïr, entende! Je vous parle comme à des personnes intelligentes; jugez vous-mêmes de ce que je dis: Éprouvez toute chose, et retenez ce qui est bon.* »

(1) Les dogmes sont essentiellement discursifs à l'aide de la science théologique, nous disent les théologiens. Mais qu'est-ce que la théologie? C'est une science fausse, qui déduit *a priori* sa conclusion de dogmes imaginaires révélés par l'inspiration divine, pure scolastique vide de toute réalité et vouée sans relâche aux affirmations absurdes et aux hérésies.

Le Père Lacordaire, l'une des gloires de l'Église catholique, quand il a voulu définir la théologie, a dit que c'était « *la science des affirmations divines* ».

(2) Voir *Revue d'Octobre*.

La foi demandée par le spiritisme est, au contraire, le produit de la réflexion; elle se fortifie avec l'âge; et la preuve en est, c'est que le spiritisme, jusqu'à présent, a pris l'homme à l'âge mûr et jusque dans la vieillesse, et qu'il triomphe de l'incrédulité qui avait succédé à la foi souvent ardente des premières années.

On peut naturellement conclure que lorsque les enfants seront élevés dans le spiritisme, l'âge, loin d'affaiblir ou de détruire leur foi, la fortifiera.

Deux cultes tranchés se partagent le monde : le culte de l'esprit, ou les spiritualistes, et le culte de la matière, ou les matérialistes.

Le camp des spiritualistes est de beaucoup le plus nombreux, mais il est affaibli par sa division en d'innombrables sectes qui se jettent l'anathème, et fournissent par cela même des armes aux matérialistes.

Le spiritisme est une des fractions du spiritualisme. Il a, sur toutes les autres, un avantage immense : c'est de ne jeter l'anathème à personne. Peu soucieux de la forme, il respecte toute croyance sincère, et pense que Dieu est trop grand pour se préoccuper de la forme sous laquelle on l'adore, et que l'observation des lois divines est la seule condition du salut; il pense, de plus, que celui qui les méconnaît aujourd'hui les observera plus tard, en vertu de la loi du progrès.

Le spiritisme est donc, par sa nature, essentiellement tolérant, puisque nul n'est exclu à tout jamais.



Toutes les religions ont pour base fondamentale : Dieu, l'âme et son avenir. Elles ne diffèrent que dans les croyances accessoires, le mode d'adoration, la forme extérieure du culte. Leur plus grand ennemi, c'est l'incrédulité, puisqu'elle est la négation du principe même, elle rejette la forme et le fond. Le spiritisme, en appuyant ce principe sur des preuves matérielles, est le plus puissant antidote de l'incrédulité; c'est pourquoi il en triomphe souvent là où la religion échoua. Il porte essentiellement au sentiment religieux et c'est pour cela qu'il vient en aide à la religion minée par l'incrédulité; mais nous n'avons jamais dit que ce fût au profit de telle ou telle secte, de tel ou tel dogme. Il donne la foi en Dieu et en l'immortalité de l'âme à ceux qui ne l'avaient pas; il la fortifie chez ceux en qui elle était chancelante, mais cela ne suffisait pas aux sectes; chacune aurait voulu qu'il ne travaillât que pour elle, et qu'il l'aidât à combattre les autres; au lieu donc de l'accueillir comme un auxiliaire contre l'ennemi commun, elles le repoussent, lui jettent l'anathème et la malédiction; lui prodiguent l'injure, lui ferment la porte de leurs temples; elles l'ont ainsi forcé à se réfugier en lui-même; et à se constituer... Vous demandez pourquoi il n'est pas resté simple philosophie, c'est vous qui l'avez voulu.



Lorsque dans le monde, un homme est malade, on lui fait espérer pour l'avenir une meilleure santé.

S'il est ruiné, on lui fait espérer un retour à la fortune.

S'il est victime d'une mauvaise récolte, on lui en fait espérer une meilleure pour l'année suivante.

Dans toutes les misères enfin, on l'encourage, on calme son désespoir par la perspective d'un avenir meilleur. Ce sentiment est instinctif, et c'est ainsi que font les matérialistes.

Quand l'homme atteint le terme de la vie, quelle consolation, quelle compensation aux maux endurés offre le matérialisme ? Pourtant il n'y a plus d'avenir : il offre la perspective du néant.



La religion consiste dans la foi en Dieu, en la Providence, en l'immortalité de l'âme, en la vie future.

La différence des religions consiste dans la manière d'entendre ces quatre points.

A ces pensées éparses du Maître écrites çà et là, sortant de son cerveau comme des jets de vapeur d'une chaudière bouillante, s'ajoutent des notes et des lettres d'étrangers. Nous y trouvons et publierons avec plaisir cette communication de l'abbé de Lamennais.

Communication obtenue à la suite d'un sermon prêché par l'abbé Lecot, du diocèse de Noyon, dans l'église Notre-Dame de Chauny (Aisne).

Nécessité de la Religion.

La religion est le besoin des peuples, sans elle pas de civilisation possible ni de pouvoir durable ; sans elle les hommes seraient tous criminels ou barbares ; c'est elle qui polit les mœurs, qui adoucit le langage, qui donne la portion de vie intellectuelle à chacun de vous comme une mère donne à chacun de ses petits la pâture recueillie par elle.

Nous proclamons donc hautement la nécessité de l'esprit religieux, la nécessité de le reconnaître au-dessus de tous pouvoirs qui doivent le suivre et non le devancer. C'est la religion qui relie le ciel à la terre, c'est elle qui vient effeuiller sur vous les fleurs si précieuses de l'espérance, c'est elle qui raffermir le cœur d'une mère, c'est elle qui donne l'héroïsme et l'intrépidité de la foi et qui vous empêche de mesurer le danger pour courir sauver vos frères.

Oh ! elle est belle, elle est noble, car elle vient de Dieu ! Elle doit donc être pure, éblouissante et découvrir son sein à chacun, grands et petits ; elle doit rayonner dans chacun de ses interprètes comme la lampe de l'épouse afin que les vierges la voyant de loin la reconnaissent et ne puissent s'en écarter. Elle doit, par leurs mains consacrées par l'huile sainte, s'échapper en un fluide qui guérit les maux, qui redonne, à ceux qui ont la fièvre morale, une nouvelle énergie. La voyez-vous bénir alors, la voyez-vous se régénérer et entrer, simple et candide comme aux premiers jours, dans le sanctuaire, pour offrir à Dieu la blanche colombe et la corbeille de fleurs.

Pompes terrestres, vous détruisez sa candeur, vous cachez sous des habits dorés son véritable visage. Le monde a enfin reconnu cette parole du sage : Vanités, tout n'est que vanités, jusqu'au culte que vous rendez à la Divinité.

Pourquoi ce cachet de grandeur ? Jésus n'est-il pas humble ? pourquoi allez-vous porter la parole de Dieu dans vos palankins modernes. Ainsi que Jésus, le peuple peut-il vous suivre ? non, il vous aborde en tremblant ; le pauvre s'écarte du chemin pour laisser passer le prélat magnifique ! Mais Dieu a vu et il est juge. Vous avez dénaturé son ouvrage. Directement aux petits il fait entendre sa parole afin que sans orgueil, sans emphase, ils la répandent parmi le peuple qui est devenu l'écho de Dieu.

Signé : LAMENNAIS, ex-prédicant.

..

Vouloir, sous prétexte de liberté, exclure toute religion, dire que la liberté est incompatible avec toute religion est aussi déraisonnable que d'imposer une religion à ceux qui n'en veulent pas.

Pour beaucoup de gens, une religion, c'est-à-dire croire à quelque chose, adorer Dieu, est un besoin aussi impérieux, plus impérieux souvent que celui de manger ; pourquoi donc refuser la nourriture spirituelle à ceux qui la veulent, plutôt que la nourriture corporelle.

La liberté, dans ce cas, serait la pire des tyrannies, parce que ce serait la tyrannie de la conscience.

(A suivre.)

ALLAN KARDEC.

Le Magnétisme et Spiritisme de M. G. Danville⁽¹⁾

J'ai acheté, ces jours-ci, un petit volume de 80 pages intitulé : *Magnétisme et Spiritisme*, par Danville. Cet ouvrage représente l'opinion scientifique (?) moderne sur ces deux ordres de faits et dans un si petit espace prétend aborder et discuter tous les phénomènes d'où sont sorties les deux théories du magnétisme et du spiritisme. Je ne veux pas faire comme cet auteur qui traite les spirites de « gens dont la croyance est à l'abri de la raison », mais je lui dirai que les raisonnements spiritualistes sont beaucoup plus « rationnels » et « raisonnables » que les siens et que je remarque que devant certains faits il n'explique rien du tout.

Mais, prenons les articles en détail, voici d'abord le magnétisme.

Pour le magnétisme, M. Danville n'admet que le sommeil hypnotique comme fait réel, il nie l'extériorisation de la sensibilité et de la motricité et pour expliquer ce sommeil il le dit dû à l'*hystérie* et à l'*inconscience*.

Pour lui tout est là. Un sujet tombe en hypnose, catalepsie ou somnambulisme naturel ou provoqué, c'est son propre état morbide hystérique qui chasse son moi conscient et ouvre la place à l'inconscient.

Le fluide magnétique n'existe pas, le fluide vital non plus, la cause des faits hypnotiques et magnétiques est ainsi décrite : (p. 70)

« ... Reste donc, en tant qu'interprétation satisfaisante de faits réels le groupe de théories assignant au sommeil hypnotique et à ses diverses manifestations une cause unique, l'*hystérie*, soit un fonctionnement *anormal* de notre activité mentale.

Les seules variations de ces différentes thèses (théories neuro pathologiques) ne portent que sur des questions secondaires, si l'on peut dire, toutes s'accordant sur le fait principal : la présence de troubles neuro-pathologiques derrière les phénomènes primitivement attribués au magnétisme ; toutes confirment ce fait, et par de concordantes observations-cliniques, et par de multiples expérimentations.

L'étude de ces phénomènes appartient donc désormais à la science médicale et l'on conçoit ainsi qu'il ait toujours été dangereux pour les profanes de créer à l'aveuglette de tels désordres mentaux qui, par leur répétition... sont susceptibles d'aggraver l'état morbide dont ils procèdent et capables même, ainsi qu'en témoignent de nombreux cas, de conduire jusqu'à la folie le sujet chez qui on s'amuse à les provoquer.

On comprend également que, quelque grande que demeure la diversité

(1) *Magnétisme et Spiritisme*, par Gaston Danville (Collection des hommes et des idées du *Mercury de France* (6 fr. 75).

des origines apparentes au sommeil hypnotique et des phénomènes qui l'accompagnent, leur identité d'origine réelle entraîne toujours un même cortège de manifestations. Ces dernières pourront avoir été suscitées par le tombeau du diacre Paris, le baquet de Mesmer, les passes magnétiques, la fixation d'un objet brillant, un coup de gong, des frottements légers sur le vertex, la suggestion, etc., etc., elles ne différeront ni entre elles, convulsions, catalepsie, sommeil, ni comme origine réelle ; et cela parce qu'elles ne relèvent que d'une cause unique, l'hystérie du sujet chez qui elles se produisent. »

Ainsi, chers lecteurs, vous avez bien compris, tous les phénomènes magnétiques sont dus à une influence *hystérique* ! Je veux bien accorder cette opinion à M. Danville, je respecte sa croyance, mais où nous ne pouvons plus nous accorder c'est sur la cause des phénomènes spirites. Toutes les productions littéraires obtenues par ce moyen sont, à son dire, dues à l'inconscient, au médium. L'inconscient ! voilà le refuge des matérialistes, la double personnalité, l'entité mystérieuse qui gît au fond de chacun de nous. Encore heureusement que M. Danville ne nous parle pas de : conscience intérieure, conscience polygonale ! psychisme inférieur, etc., conceptions hybrides qui ne disent rien du tout et ne servent qu'à embrouiller les choses.

Quoi qu'il en soit, la science (?) moderne considère *dans* l'homme deux esprits, les spiritualistes n'auraient jamais trouvé ça ! Il a fallu quelques observations superficielles pour découvrir cela tout de suite. Tant pis si cela n'a pas le sens de la raison, ce sont des savants qui le disent il faut les croire.

Il y a des millions de gens par le monde qui n'ont jamais été endormis hypnotiquement ; alors je plains ces millions d'esprits intérieurs qui ne se manifestent jamais. Ce qu'ils doivent s'amuser au fond de leur conscience polygonale !

Mais, nous dit l'auteur, il n'est pas besoin d'endormir un sujet pour que se manifeste son inconscient. Souvent les mouvements de l'inconscient ou les mouvements inconscients se traduisent à l'état de veille. C'est le cas des médiums. Ainsi, en voici un exemple : (extrait de Taine, p. 75)

« J'ai vu une personne, qui en chantant, en causant, écrit sans regarder son papier, des phrases entières, sans avoir conscience de ce qu'elle écrit, or elle déclare qu'au bout de la page elle n'a aucune idée de ce qu'elle a tracé sur le papier ; quand elle lit, elle en est étonnée, parfois alarmée. L'écriture est autre que son écriture ordinaire. Le mouvement des doigts est raide et automatique. L'écrit finit toujours par une signature, celle d'une personne morte, et porte l'empreinte de pensées intimes, d'un arrière-fonds mental que l'auteur ne voudrait pas divulguer. »

« Ce fait, qui est la description nette d'un cas d'écriture automatique hystérique, est devenu depuis d'observation banale. Ce sont de tels dédoublements de la personnalité, faciles à provoquer, même à l'état de veille chez les hystériques qui rendent compte de l'écriture médianimique. Elle se confond en réalité avec l'écriture automatique des hystériques, soit avec un fonctionnement *anormal* de notre activité mentale. »

Si le médium tirait tout de son *sub-conscient* je comprendrais que la signature soit toujours la même, mais comment expliquer les signatures multiples ? De même, chaque médium ne produirait qu'une sorte de communications au point de vue scientifique et moral. Alors comment expliquer, du même médium, les communications abjectes et les sublimes ? les scientifiques et les nulles ? Sûrement, M. Danville ne serait pas embarrassé pour me répondre, lui qui dédouble déjà l'esprit humain il redédoubleerait l'inconscient. Celui-ci dans le cas de beaucoup de médiums doit être double, triple sextuple, etc.

L'homme n'est plus un simple et unique esprit, c'est une colonie ! La science, dans l'abord des faits, doit être sans idées préconçues, mais lorsqu'une commission, avec des idées préconçues jusqu'à la passion comme cela s'est passé à Rochester en 1850, au sujet des demoiselles Fox, est forcée par l'évidence à proclamer la réalité des faits, pas un homme sensé ne voudrait s'élever contre son jugement. Ceci n'empêche pas M. Danville d'affirmer que les coups frappés à la porte de la petite maison d'Hydesville furent le fait des facéties d'un gamin et que les meubles remués à l'étage supérieur de la maison l'étaient par l'une des sœurs « qui l'avoua ultérieurement » !

Je considère tout homme sensé recherchant patiemment la *cause* des phénomènes psychiques comme une personne sans Foi qui va en trouver une. C'est la conséquence logique. Les patientes recherches d'Allan-Kardec, de William Crookes, de Varley, etc., furent faites toutes dans un esprit absolument scientifique, selon la méthode positive d'observation moderne. Lorsque l'on constate les conversions célèbres de Stainton Mosès, Robert Hare, Richard Wallace et de tant d'autres, l'on ne peut, sans parti pris, accuser ces hommes d'expérimentateurs non-scientifiques. C'est pourtant ce que fait M. Danville. A tous ceux qui concluent à la « spiritualisation des faits », à l'origine spirituelle, indépendante de notre plan, de la cause, il décerne ces erreurs : (p. 53)

« 1° L'insuffisance des précautions prises pour assurer le contrôle scientifique de l'expérience ;

2° L'insuffisance des notions scientifiques des assistants ;

3. La distraction involontaire de l'opérateur : soit qu'elle résulte de son impuissance naturelle à observer toutes les conditions dans lesquelles se

produit le phénomène ; soit qu'elle soit provoquée par des manœuvres spéciales ;

4° L'influence de la passion dénaturant la vision exacte des faits ;

5° La suggestion d'un opérateur provoquant la vision de faits imaginaires.

Pour répondre je ne prendrai que l'expérience du 25 juin 1908, de Miller (*Revue spirite*, d'octobre). La première erreur signalée par M. Danville tombe devant les précautions minutieuses prises par M. Gaston Méry et la seconde la suit de près, car les quatre membres, MM. Méry, de Vesne, Benezech et Blech ne sont pas tout à fait des néophytes dans ces questions.

Quant aux trois autres erreurs elles ne tiennent pas devant la réalité du fait suivant : Ce n'est ni la distraction, ni la passion, ni la suggestion de n'importe qui, qui permet à M. Denis de toucher le bras rond et potelé et les seins nus à la peau chaude et moite de Lillie Roberts qui de plus l'embrassa avec ses lèvres de femme alors que le médium est barbu.

Ces faits-là sont hors des spéculations matérialistes.

M. Danville assure que toutes les matérialisations sont des supercheries. Ce sont des mannequins habilement façonnés et dirigés qui les simulent. Le tout sort de la chaise sur laquelle le médium est assis.

Voici son explication des progrès spiritualistes et du fondement des doctrines (p. 9 et 10) « L'homme a tendance à placer dans un monde suprasensible, qu'il peuple de vagues formes surnaturelles, tout ce qu'il ne parvient pas à expliquer immédiatement au moyen de ses connaissances, quelque restreintes qu'elles soient. Cette tendance se retrouve, dès les premiers siècles de civilisation, et à l'origine de toutes les religions. La loi du moindre effort assure là le triomphe d'une logique, dominée par les sentiments, ignorante et pressée de conclure sur l'expérience, plus lente à permettre à une logique rationnelle de saisir les rapports qui unissent ses données. C'est pourquoi, dans le cas particulier qui nous occupe, le sens commun ne pouvant pénétrer ni comprendre la cause exacte de telles manifestations, et sachant d'autre part, qu'il n'est pas de phénomènes sans cause, a d'abord attribué ces faits à des mobiles d'ordre surnaturel.

Un individu adopte une croyance, non parce qu'elle est rationnelle, mais parce qu'elle le satisfait consciemment ou inconsciemment, au point de vue sentimental. Tout raisonnement favorable à la croyance est accepté parce qu'il plaira ; tout raisonnement défavorable sera jugé de valeur inférieure, ou non-valable parce qu'il déplaira, peu ou beaucoup. Enfin si les motifs rationnels apparents sont, malgré tout, jugés insuffisants, on en trouvera d'autres qui légitimeront la croyance adoptée, au point de vue rationnel, par un raisonnement de justification. Cette logique sentimentale, on le voit, diffère

entièrement de la logique rationnelle. Dans la logique des sentiments, le résultat étant fixé d'avance, on s'efforce ensuite de le justifier, contrairement à ce qui se passe dans la logique rationnelle, où le résultat n'est obtenu qu'après raisonnement et demeure jusqu'au bout l'inconnue du problème.»

Pour répondre à ceci, on n'a qu'à retourner au commencement de la citation et à changer les sujets dans le genre de ceci :

Le savant matérialiste a tendance exclusive à ne voir dans tout phénomène spiritualiste que des causes matérielles. Les faits, qui peuvent être produits à la fois par les causes matérielle et spirituelle sont expliqués à l'aide de la première. Quant à ceux d'ordre exclusivement psychique ils sont ou niés, ou traités de fraude ou émanations de l'inconscient.

La loi du moindre effort assure là le triomphe d'une logique dominée par l'idée préconçue dont elle ne veut pas se séparer. Le résultat est su d'avance, il n'y a pas d'inconnue, les expériences d'observation ne sont qu'un palliatif, un paravent derrière lequel se cache l'élaboration d'un système contraire à la vérité.

Après avoir esquissé à grands traits la vie de l'illustre Suédois Swedenborg ainsi que quelques-uns de ses phénomènes, notamment la quittance retrouvée de M^{me} d'Harteville et la vision de l'incendie de Stockholm de Gotenborg M. Danville ne trouve comme explication que la fantaisie suivante de Kant que je vous livre dans toute sa stupide saveur :

« Je n'aurai pas de reproches à faire au lecteur si, au lieu de regarder les visionnaires comme de demi-citoyens de l'autre monde, il les tient tout net et tout de bon pour des candidats de l'hôpital, et se dispense ainsi de toute recherche ultérieure. Mais, tout en mettant les choses sur un tel pied, la manière de traiter ces adeptes du royaume des esprits doit être fort différente aussi de celle indiquée d'après les notions précédentes, et comme on croyait nécessaire d'en brûler parfois quelques-uns, il suffira désormais de les purger... Le judicieux Hudibras aurait pu nous expliquer toute l'énigme, car, suivant lui, *quand un vent hypocondriaque tempête dans les intestins, il en résulte, suivant la direction qu'il prend, qu'il y a p..., s'il descend, et vision ou transport religieux s'il monte.* »

Peut-on imaginer plus insensée théorie ? Nous sommes déjà quelque peu habitué à ces solennelles affirmations, car Karl Vogt nous a déjà dit que le cerveau sécrétait les pensées comme les reins sécrétaient l'urine !!

A l'égard de ces personnages, nous devons nous en tenir à la sage opinion d'Allan-Kardec : Laissons dans leur erreur, les gens qui s'y plaisent ; ne les forçons pas, *leur heure n'est pas venue.*

M. Danville ne nie pas les « coups frappés », mais, du diable, si je comprends quelque chose de son explication. La voici :

« Les coups frappés correspondent à la pensée vive de la personne qui,

en même temps qu'elle interroge, pense à la réponse, consciemment ou inconsciemment. » Je me refuse à tout effort cérébral pour réfuter cette singulière affirmation qui n'a pas de sens commun.

Je résume, dans le tableau suivant nous allons voir ce que l'auteur entend par phénomènes psychiques :

Fluide vital ou magnétique : *rien*.

Médiums et sujets hypnotiques : hystériques.

Apports d'objets, lévitations : nulles.

Giration des tables : mouvements inconscients.

Télépathie, communications de pensée : coïncidences.

Matérialisations : mannequins phosphorescents.

Écriture médianimique : *Automatisme mental morbide*.

Communications spirites : Emanations de *l'inconscient* du médium.

Théorie magnétique : Utilisation d'un état morbide hystérique.

Théorie spirite : Spiritualisation de faits matériels.

Voici maintenant la conclusion :

« Les faits servant de supports aux croyances relatives au magnétisme et au spiritisme, relèvent soit de fraudes conscientes ou inconscientes, soit d'erreurs volontaires ou involontaires d'observation ou d'interprétation, soit du fonctionnement normal ou anormal de notre activité mentale, soit de simples coïncidences.

Rien ne justifie donc là un appel au supra-normal.

Cependant les constatations précédentes n'empêchent point, même des savants qui en sont instruits, de conserver des croyances spirites ou magnétiques.

C'est que le domaine de la croyance est à l'abri de toute invasion de la raison ! »

O vous, savants matérialistes, sans foi et sans espoir futur, pourquoi tarissez-vous en vous l'étincelle de la divine Connaissance ? pourquoi niez-vous l'éternelle vie des êtres dans l'Amour progressif ? Nous, spirites, sommes plus heureux que vous car nous avons connaissance du Foyer d'Amour qui nous ravit l'esprit et le cœur. Que votre vie soit exempte des défauts sociaux car votre fardeau sera assez lourd.

Lorsque viendra l'heure du dernier jugement, tremblez que l'on vous dise : « Je vous ai écouté, je vous ai cru, je vous ai suivi, et je suis malheureux ! »

Auxonne, 23 octobre 1908.

HENRI BENTOT.

Souvenirs de 16....

Dans le salon de la spirituelle marquise de Sévigné on causait de tout même des revenants. A ce sujet, certains souvenirs, puisés dans de vieilles lectures me reviennent à la mémoire. C'était, si je ne me trompe, au château des Rochers, où M^{me} de Sévigné aimait particulièrement à se trouver, que les menus faits, que je vais dire, se sont passés. M^{me} de Sévigné aimait la campagne; elle quittait volontiers Paris pour aller s'isoler dans ses grands bois de Bretagne, vivre dans son vieux château rempli pour elle de souvenirs bien chers. La solitude, du reste, n'était jamais de longue durée pour elle, car ses amis attirés par son esprit et sa bonté aimaient à venir la voir. On se promenait dans le parc le jour, et le soir le salon hospitalier de la marquise retentissait des gais propos d'une société brillante. L'esprit y régnait, ou, pour mieux dire, chacun, stimulé par l'aimable châtelaine, cherchait à en avoir afin d'en dépenser un peu.

Certain soir que quelques amis, venus de loin, s'étaient joints à son petit noyau de province, la conversation, après avoir effeuillé les faits légers du jour et de la veille, glissa, je ne sais par quelle pente capricieuse, sur la question des blancs fantômes, mais sans donner à la causerie cette allure sérieuse, cet effleurement de l'au-delà que la pensée de nos chers morts revenant nous visiter sait imprimer de notre temps à nos entretiens plus remplis de conviction. Les propos restèrent légers et badins ! on croyait si peu à ce dont on parlait ! on riait, on s'amusait, on parlait de châteaux hantés, de bruits imprécis, de fantômes vaporeux !... fantaisies, caprices de l'imagination faits pour séduire ou épouvanter les enfants !... rêves étranges mais rêves seulement... « Pourtant, disait d'une voix vibrante la duchesse de Chaulnes, je vous assure que j'ai gardé le souvenir d'une nuit épouvantable où mes terreurs ne furent point des songes ; c'étaient comme des froissements d'étoffes, des portes qui s'ouvraient ou se fermaient doucement. » — « Vos fantômes, duchesse, n'étaient probablement que des chauves-souris, reparti en riant M. de Coulanges. Le froissement de leurs grandes ailes imite à s'y méprendre le bruit des étoffes de soie ; quant au reste, pure imagination ; cette petite folle a des fantaisies étranges qu'elle présente comme des réalités... d'ailleurs vous dormiez certainement et tout cela ne fut qu'un songe. » — « Je vous jure, reprend la duchesse, que j'étais aussi éveillée que je le suis maintenant et je crois bien que les quelques cheveux blancs que j'ai déjà datent de cette nuit. » — « Enfin, vous n'avez pourtant pas vu de vos yeux les fantômes que vous supposez !... »

— « Moi, dit un vieux marquis, j'ai beaucoup entendu parler d'un très

ancien castel de Picardie que les paysans du pays disaient hanté. Tous les soirs on voyait le château s'éclairer et des formes passer dans les pièces illuminées... » — « Ajoutez que l'on disait aussi, interrompit en souriant la marquise, que les fameuses ombres n'étaient autres que celles du gardien et de sa femme qui, pour jouir seuls du vieux domaine, en éloignaient ainsi les propriétaires... contes bleus, vous dis-je, que tous vos fantômes blancs. »

M. de Pomponne qui, jusque-là, n'avait presque rien dit, prit la parole : « Mesdames, dit-il, moi, je crois sérieusement aux revenants, écoutez ceci et jugez : Il s'agit, comme toujours, d'un vieux château, c'est de rigueur, mais celui dans lequel j'ai vécu ce que je vais vous conter est particulièrement délabré, abandonné, inhabité depuis vingt ans, époque de la mort d'une de mes tantes que je n'ai pas connue du reste. J'y fus un jour, ou plutôt un soir, et, malgré les réticences d'un vieux gardien dépositaire des clefs, je pénétrai dans cet antique manoir qu'on disait hanté toutes les nuits par la présence d'une forme féminine, l'âme errante, sans doute, de ma parente décédée. Très sceptique, comme vous, belle marquise, et nullement impressionné, j'entrai dans la vieille demeure. J'ouvris les fenêtres de la principale chambre, faisant craquer les branches des plantes grimpantes qui la muraient et envoler une bande d'oiseaux endormis, surpris qu'on osât troubler leur retraite à pareille heure. La lune inonda subitement de sa clarté douce la pièce dans laquelle je m'installai, songeur. Assis près de la fenêtre je me laissai pénétrer par le charme d'une belle nuit étoilée et je me pris à songer longuement à de très vieilles choses. Une heure peut-être se passa ainsi... Tout à coup, le bruit d'une porte qui s'ouvre doucement me tira de ma rêverie... je me retournai et restai pétrifié de surprise à la vue d'une jeune femme, vêtue de voiles clairs et flottants, la figure aux traits indécis encadrée par de longs et noirs cheveux ; elle vint vers moi, me frôla presque et alla s'asseoir à la table de toilette où elle sembla se coiffer lentement. Je ne pouvais distinguer son visage et ne voyais que ses cheveux qu'elle roulait et déroulait. Je confesse que les instants me parurent longs... enfin, l'ombre se leva, glissa plus qu'elle ne marcha vers la porte, et disparut sans le moindre bruit. Je restai un grand moment immobile de saisissement et, je dois le dire, de crainte. Par un effort de volonté je me déshabillai pourtant et me jetai sur le lit, me disant, pour me donner du courage : « Tu as dormi, c'est un songe. » Et cette idée de songe s'affirma le lendemain, au grand jour, lorsque le bon, le clair soleil eut chassé les vapeurs de la nuit ainsi que celles de mon cerveau... Mais quelle ne fut pas mon émotion lorsqu'en reprenant mes vêtements de la veille, jetés sur un meuble voisin de la toilette, je constatai sur l'un d'eux la présence indéniable de plusieurs longs cheveux noirs... »

A cet endroit de son récit, M. de Pomponne s'arrêta très pâle. Le silence

régnait dans le salon. Envolés les jeux et les ris !... Non, vraiment, cette histoire était par trop impressionnante !... il fallait réagir, protester, rire de nouveau, tourner en dérision la folle aventure du marquis, se moquer du conteur... les propos rieurs, prêts à éclore sur les lèvres des nobles assistants, s'arrêtèrent soudain... ; des bruits étranges, des coups d'abord espacés et faibles, puis rapides et très distincts, se firent entendre avec autorité, semblant sortir des murs, des boiseries et des meubles... de ci... de là... Qu'est-ce donc ?... que veut dire ceci ?... on s'interroge du regard, anxieusement, avec effroi... La rieuse et vaillante maîtresse de maison fut la première à se ressaisir : « Ce diable de M. de Pomponne nous a ensorcelés, dit-elle, nous sommes le jouet de nos imaginations troublées, de nos nerfs surexcités... lutins, esprits, démons, qui que vous soyez, vous ne m'effrayez pas et j'en veux avoir le cœur net : je coucherai seule ici ce soir, dans cette chambre, car je ne saurais manquer une aussi belle occasion de me trouver avec des revenants. » — « Ah, marquise, vraiment, c'est trop de courage, vous allez mourir de peur !... »

Mais M^{me} de Sévigné voulait bien ce qu'elle voulait, peut-être regretta-t-elle sa bravade, mais elle fit comme elle dit sans laisser deviner son angoisse secrète. M. de Pomponne l'avait impressionnée avec son histoire de cheveux ! un diplomate aussi avisé, auquel il arrive pareille aventure !... cela bouleversait un peu son bel équilibre... « Mais, pensait-elle, je veux être aussi courageuse que mon grand homme !... »

Les chroniques du temps ne nous disent pas comment se passa la nuit de la marquise. Ceci reste un mystère. Si de blancs fantômes lui apparurent, elle n'en dit rien. La sensibilité de son âme était excessive, son imagination était très active, mais son bon sens, qu'elle croyait parfait, coupait les ailes aériennes de ses pensées parfois profondes et fermait en elle les portes de l'invisible. Les doux fantômes entrevus par des yeux plus voyants que les siens étaient qualifiés par elle d'illusoires et d'hallucinatoires. A ses amis, au lendemain matin, elle racontait que son petit chien Froufrou était le seul revenant qu'elle eût vu et entendu, et quelques jours après, écrivant à sa fille, M^{me} de Grignan, elle disait : « Ah ! ma chère, que va dire votre belle raison !... croiriez-vous que M. de Pomponne croit aux revenants, comme une petite fille !... »

SYLVIA.

RIVALES

(Histoire véritable.)

M. le général Noël a bien voulu consentir, sur notre demande, à nous permettre de publier dans la *Revue spirite* cette histoire vraie qui, sous la plume de M^{me} Carmencita Noël, est devenue un petit et ravissant roman que nos lecteurs seront heureux de lire.

La mort de M^{me} Carmencita Noël a été un vrai deuil pour la cause du spiritisme qu'elle représentait à Alger où la villa Carmen est si connue par les belles expériences qui y ont été offertes et où se sont pressées tant d'illustrations dans les sciences et dans les lettres.

En mourant, M^{me} Noël a laissé tomber une plume fine et spirituelle.

Tous nos remerciements au général d'avoir bien voulu nous en donner ce souvenir précieux.

L. D.

I

Tout Alger est en émoi !

Le high-life, les officiers mondains de la garnison, les bourgeois, les commerçants et les boutiquiers, les petites gens ; tout le monde jase, cause, bavarde sur l'étonnant et incroyable mariage qui se prépare.

Estelle Solano, demoiselle de magasin chez Pille, le confiseur très sélect et à la mode, Estelle épouse... qui ? Je vous le donne en cent, je vous le donne en mille... et, que dis-je, en cent mille. Enfin !... dites... Eh bien, elle épouse Fabien d'Hauterive, ingénieur du plus grand avenir, sorti major de sa promotion à Polytechnique et lancé pour son propre compte dans des affaires industrielles, dans de vastes entreprises qui lui assurent des millions... Fabien d'Hauterive, fils de famille, est orphelin depuis longtemps, et pourvu de nombreux biens terrestres !.

Estelle a vingt-sept ans, mais en paraît vingt à peine ; sa beauté est incontestable. Elle a les yeux verts, le teint d'une pâleur de camélia blanc, les cheveux cendrés, les joues pleines ; son nez long, sa bouche en arc — aux coins retombant dédaigneusement — rappellent certains profils de femmes, dont les émaux italiens de la Galerie d'Apollon, au Louvre, nous ont transmis le type.

Sur son compte, les opinions sont très partagées... Presque tout le monde

la trouve d'une beauté un peu commune, ou, tout au moins, d'une beauté gâtée, et rendue vulgaire par sa tenue, ses gestes, sa manière de s'exprimer... D'autres, au contraire, la proclament d'une distinction, d'une grâce rares ; mais il faut avouer que ces personnes constituent une très faible minorité...

... Notre héroïne est de mince origine. Sa tante, la mère Solano, habite (chacun le sait) Belcourt, où elle tient une petite maison meublée.

C'est une femme de grand bon sens... Seule parente de la jeune fille, elle ne lui ménage ni les avis, ni les observations. La belle ne l'écoute qu'à demi, et n'en fait absolument qu'à sa tête !

Toujours est-il que vers quatre heures, les élégantes se précipitent chez le confiseur-pâtissier, et qu'il s'y fait une consommation effroyable de petits gâteaux, de tasses de thé, de vin de Beni-Chama, etc., etc., etc., au grand profit de la maison Pille !

Chacun... (et chacune surtout)... veut contempler de près la fille du peuple, qui a remporté le gros lot matrimonial ! le mari rêvé par tant de mères... légitimement désireuses de se débarrasser des boutons de roses qui ont fleuri sur leurs tiges !...

...Donc... il est quatre heures, par une belle soirée d'avril. La boutique, décorée dans le style japonais, regorge de monde. Des centaines de roses massées dans tous les coins, ouvrent leurs « robes de pourpre » (1) ou de nacre... et parfument l'air délicieusement.

Tous les yeux sont fixés sur Estelle qui resplendit dans une robe de cachemire d'un bleu turquoise mourant, agrémentée de fines dentelles..., robe que sa tante, du reste, a condamnée à première vue ! Cette toilette voyante est rehaussée par une splendide chaîne de montre, objet d'art de la plus grande valeur, en or de plusieurs teintes... La chaîne est arrêtée, au cou, par un coulant formé d'un seul rubis, taillé en cœur, d'une teinte exquise et d'un prix inestimable. C'est un royal cadeau ! Il ne peut venir que du fiancé. M^{lle} Solano, la tête droite, les épaules effacées, joue négligemment avec ce riche bijou, qu'elle tourne et retourne de ses doigts effilés.

« Mademoiselle », lui dit M^{me} Pille d'un ton aigre-doux, à mi-voix, « Mademoiselle, occupez-vous donc un peu du public ! »

« Parfaitement, madame, parfaitement » répond la demoiselle de magasin, du ton le plus impertinent, « je vais m'occuper de ce monsieur ! »

Elle s'élance, en ce disant, vers la porte ouverte sur les célèbres arcades Bab-Azoun, et happe, littéralement au passage, un homme, jeune encore, qui, à vrai dire, semblait tout disposé à passer son chemin sans s'arrêter.

(1) Ronsard.

« Fabien ! entrez donc, mon ami !... je vais vous servir de ma blanche main... un *puits d'amour* ? ce sera de circonstance, pas vrai ? »

Ainsi interpellé, le fiancé — car c'était lui-même — fit son entrée au milieu de chuchotements de ce genre : « Quel toupet ! quelle audace ! quel aplomb ! »

Une dame — fort jolie — murmura même, dédaigneusement, du bout des lèvres : « Créature ! »

Fabien est un homme de 36 ans, de haute taille, aux yeux bleus de l'antique Gaule, à la longue moustache dorée. C'est un Français de la vieille race. C'est un *Celte*, avec les sentiments affinés, la haute poésie, le caractère à la fois mystique et résolu, héritage de ses ancêtres qui célébraient leurs mystères au fond de nos antiques forêts. Il cache son véritable caractère sous l'extérieur d'un gentleman froid, réservé, accompli. — Tel que le monde le voit — tel encore que ses intimes le connaissent — aucun homme ne pouvait, moins que lui, convenir comme époux à cette fleur plébéienne..... Estelle Solano !

Le jeune homme se laissa faire : sans résistance il pénétra dans le sanctuaire japonais. Toutefois — à la profonde satisfaction de la gente féminine — il ne montra pas le moindre brin d'enthousiasme.

Aux avances audacieuses de sa fiancée, il répondit avec une courtoisie parfaite, mais avec une réserve voulue. Il lui permit de ravir la fleur qu'il portait à sa boutonnière, mais il refusa carrément toutes les douceurs que la belle voulait, à toute force, lui faire ingurgiter..... Il repoussa même un verre de Manzanilla qu'elle lui offrait en disant :

« C'est le vin de Carmen, votre opéra favori ! vous ne pouvez, cher, me refuser !.... »

Aussi, vit-on, les lèvres de la demoiselle, accentuer, dédaigneusement, leur courbe descendante. Ce symptôme, chez elle, annonçait, invariablement, l'orage, qui, sans doute, allait éclater, si son attention (comme du reste, celle des autres personnes) n'eût été attirée par la vue d'un phaéton élégant s'arrêtant à la porte même du magasin.

Un jeune couple, mari et femme, en descendit prestement. Pénétrant dans le temple des gâteaux et des bonbons, ils vinrent, tous deux, serrer affectueusement les mains de nos *promessi sposi*.

M. et M^{me} Beauregard étaient de jeunes et riches colons habitant Kouba. Aimée Beauregard, fille d'un grand fermier de l'Intérieur, avait, tout enfant, connu Estelle, dont les parents cultivaient un modeste petit bien, près de la grande ferme. Le proche voisinage des deux familles, l'absence d'autres relations, le fait d'aller ensemble à l'école du village voisin, créèrent, entre les deux fillettes, une liaison intime que le temps ne fit que resserrer.

Estelle perdit son père et sa mère presque subitement, à quelques mois

de distance. Elle vint alors habiter chez sa tante à Mustapha Inférieur.

C'était à peu près à l'époque où Aimée se mariait et prenait possession de la ravissante villa des *Perles*, meublée, pour elle, avec un luxe inouï et un goût exquis, par son jeune et amoureux mari.

La simplicité parfaite, le cœur excellent de la nouvelle épouse, la firent passer sur la différence de fortune, de position et de caractère qui existait entre elle et son ancienne amie ; et les relations continuèrent comme par le passé. Peut-être Aimée avait-elle, pour agir ainsi, d'autres raisons... des raisons secrètes... que la suite de ce très véridique récit ne tardera pas à nous révéler !

En tout cas, il convient de dire que les deux fiancés s'étaient connus à la villa des *Perles* et y avaient échangé leur promesse de mariage, sans consulter personne

M^{me} Beauregard commença par commander le thé de cinq heures (five o' clock), et pria Estelle de le faire préparer au plus vite dans le petit salon. Cette pièce se trouvait à l'arrière de la boutique, dont elle était séparée par une large porte à coulisses. C'était un coquet réduit, orné de grandes glaces sur lesquelles dansaient, en peinture, de ravissantes *Mousmés*. Il était réservé aux habitués chics de la maison.

Aimée s'y engouffra, suivie de son mari et de Fabien... Elle eut le temps... pendant que son amie s'occupait des préparatifs nécessaires — d'échanger avec les deux *gentlemen* — une conversation à bâtons rompus — il est vrai — pleine toutefois d'intérêt. Mais avant, elle prit la précaution de s'isoler, avec eux, en fermant la grande baie dans laquelle glissait la porte à coulisses...

« Fabien » ! s'écria la jeune femme... à voix basse cependant, « Fabien ! avez-vous réfléchi?... Vous ne pouvez l'épouser !... Estelle ! Votre femme !... c'est impossible. »

« J'y suis absolument décidé, au contraire... répondit M. d'Hauterive ; je vous l'ai dit, mon amie, et je vous le redis. »

« C'est-à-dire que vous nous fuyez », répliqua Guy Beauregard. « Vous nous fuyez pour n'avoir pas à nous le dire !... C'est... Stella qui en est la cause?... et... la raison ? »

« Oh Fabien ! vous croyez pouvoir dominer Estelle », reprit Aimée. « Ah ! vous ne connaissez pas son entêtement ! Vous ne savez pas ce que vous aurez à souffrir !... Quel sacrifice !... Quelle folie !... la tête m'en tourne ! »

« Le sacrifice, en tout cas, n'est que pour moi », dit M. d'Hauterive. « Estelle ne tient pas à l'amour !... Elle préfère, et de beaucoup ! les riches

toilettes, les voitures, les chevaux, un beau mobilier... le luxe et le plaisir... enfin ! tout ce que je puis lui donner. Croyez bien que je ne me fais pas d'illusions. Je connais ses défauts... son... manque d'éducation et de savoir-vivre !... »

« Candide ma foi ! » murmura Beauregard. Puis, à haute voix : « Dites donc ! si elle vous entendait ! »

« Bah ! elle sait bien à quoi s'en tenir !... oh ! mes amis, mes bons amis ! vous qui savez ce que j'espère et ce que j'attends ! vous devinez mon impatience !... Ah ! je ne vis plus ! »

Aimée porta la main à son cœur. « J'en suis positivement malade !... car jamais roman n'approcha de celui-ci ! » soupira-t-elle.

« Oui ! il est certain que nous marchons tous sur un volcan »... ajouta son sage mari.

« Allons ! allons », s'écria Fabien. « Guy ! Aimée ! soyez raisonnables ! ... J'ai tout prévu, tout calculé... Et vous-mêmes avez avoué — plus d'une fois — que si la chose était étrange, anormale, elle était, du moins, *naturelle* !... Rappelez-vous... »

« Et moi, je trouve que Stella ne devrait pas le permettre », interrompit Aimée avec vivacité. « Non ! elle ne devrait pas le permettre !... mais... au contraire... elle vous encourage ! Je le sais. Elle me l'a dit !... Ah ! que nous avons été insensés de vous permettre de la voir ! nous ! qui connaissions tout son charme si étrange et si troublant !... Mais, je vous croyais — avant tout — homme de science ! curieux des découvertes nouvelles ! et voilà que vous êtes tombé follement amoureux... »

« D'Estelle ! » acheva Beauregard en riant.

Sa femme lui jeta un regard de reproche.

« D'Estelle », répliqua-t-elle avec une ironie amère. « Pauvre Estelle ! »

« Vous savez bien, amis, que jamais je n'aurais pu aimer une pareille femme », dit Fabien doucement. « Cela n'aurait pas été dans mes cordes ! »

« Ah ! je connais toutes les grâces de Stella ! continua Aimée, tout son charme ! Je l'adore moi-même ! mais, je le répète, elle a le plus grand tort de permettre une pareille folie ! C'est insensé ! »

« Je ne considère pas du tout cela comme une folie, dit Fabien... et c'est le plus sérieusement du monde... »

Aimée tapa du pied :

« Fabien ! Voyons ! Estelle a peut-être un cœur, après tout !... et qui sait si la fortune, la position, le monde lui tiendront toujours lieu de mari et d'enfants ?... Vous ne lui avez rien caché ? soit ! Elle sait qu'elle ne sera votre femme que de nom !... et tout cela pour vous permettre de voir, plus souvent, une autre femme ! ? !... C'est mal !... c'est affreux !... c'est horrible ! ! ! Nous en serons tous punis !... »

« Ne vous montez pas ainsi, chère petite amie, insista d'Hauterive, en lui prenant une main qu'il baisa respectueusement. Le sort en est jeté ! et j'aimerais mieux mourir que de renoncer au bonheur qui m'attend ! ... Ayez confiance ! tout s'arrangera mieux que vous ne le pensez ! »...

Aimée ouvrait la bouche pour répondre ; mais un signe énergique de son mari l'avertit de se taire.

La porte à coulisse filait sur ses rails !... Estelle entra, suivie de deux acolytes, portant à elles deux, tout ce qui pouvait composer et un goûter à la française et un thé à l'anglaise.

Elle fit tout arranger — non sans goût — sur une table à dessus de faïences peintes... Puis les acolytes bien stylées... ayant disparu doucement... d'une main ferme, elle se versa une pleine coupe de Champagne. Levant son verre, elle regarda son fiancé bien en face, et les yeux brillant d'une malice diabolique, les coins de sa belle bouche retombant dédaigneusement, elle sourit de ce cruel sourire, si connu de ceux qui ont étudié certains types féminins du *xvi^e* siècle ; elle sourit et, d'une voix froide comme du cristal, incisive comme une lame de Tolède, elle dit ces seuls mots :

« A la santé de Stella !!! »

(*A suivre.*)

CARMENCITA NOËL

Un de nos abonnés nous adresse la lettre ci-dessous ; nous nous faisons un plaisir de la communiquer à nos lecteurs, qui feront leur possible pour venir en aide à cette jeune Société.

Monsieur et F. E. C.

J'ai l'honneur de vous informer que, désireux de répandre à Oran la doctrine morale et philosophique du spiritisme, je crée en ce moment une société qui aura pour but la diffusion de nos croyances par le moyen de conférences, causeries publiques, bibliothèque d'ouvrages psychiques et séances d'expérimentation.

J'ai déjà pu grouper autour de moi une vingtaine de frères en croyance animés des plus vifs désirs de charité et de dévouement. Mais tous et moi-même sommes dans une situation des plus modestes, obligés de demander au travail l'assurance du pain quotidien, et il est compréhensible que, dans ces conditions, nous soyons loin de pouvoir réunir les ouvrages nécessaires à l'instruction et à l'éducation de l'importante population oranaise, dont le chiffre dépasse actuellement cent mille habitants. Les ouvrages psychiques coûtent cher et, malgré nos efforts, il nous est impossible de créer par nous-

mêmes cette bibliothèque qui nous paraît essentielle pour arriver au but que nous désirons atteindre. Nous ne pouvons non plus compter sur la générosité de nos concitoyens ; Oran est une cité ouvrière, ses ouvriers sont moins rétribués que ceux de la Métropole, quoique les exigences de la vie matérielle y soient aussi pénibles.

Sachant combien sont vifs et sincères les sentiments fraternels des spirites, nous avons compté sur nos frères de France, et nous désirons faire appel à leur charité en les priant de vouloir bien constituer avec nous cette Bibliothèque par le don de quelques ouvrages lus et relus bien des fois, ce qui leur permettrait, tout en ne se privant pas, de donner aux autres une part du bonheur qu'ils ont reçu eux-mêmes.

C'est pourquoi je viens vous prier, Monsieur et F. E. C., de vouloir bien faire paraître ma lettre dans l'organe que vous dirigez, afin que notre appel puisse être entendu de vos abonnés qui, je l'espère, seront heureux d'aider dans leur évolution leurs frères Oranais. Nous accepterons avec bonheur et avec une vive gratitude les ouvrages qu'ils voudront bien nous adresser *en port dû*, dans quelque état que ces ouvrages puissent être : nous ne demandons pas qu'ils soient de la première fraîcheur, le contenu seul nous suffit.

Comptant sur votre désir de nous être utile, et vous assurant à l'avance de notre vive gratitude pour vous et de notre entier dévouement à la cause que nous poursuivons ensemble, je vous prie d'agréer, Monsieur et F. E. C., mes bien cordiales salutations.

ADOLPHE WERLY

Ravin Raz-el-Aïn (Château d'Eau).

Oran (Algérie).

COMMENT ON PEUT DEVENIR VOYANT

(Troisième article) (1).

Il ne faut pas confondre la VOYANCE ou *don de voir* avec la LUCIDITÉ ou *don de prévoir*.

La LUCIDITÉ est le résultat du fluide magnétique humain sur le cerveau d'une personne sensitive, impressionnable, dont le double s'extériorise facilement, se déplace et se rend où veut, l'exige le consultant ou le magnétiseur de cette personne, de ce *Sujet*.

La VOYANCE, *elle*, est un don inné, appartenant en propre à la personne

(1) Voir *Revue* de septembre et d'octobre.

qui le possède souvent par transmission (1), aussi bien que par hérédité (2). Il n'est pas rare de voir plusieurs voyants dans la même famille (à des degrés différents, il est vrai), qui ont chacun une spécialité tout comme les *Lucides*. L'un prophétisera, l'autre verra le remède à indiquer à un malade, un troisième verra les âmes des chers disparus des consultants, les dépeindra, transmettra leurs conseils, leurs reproches, etc.

Les diverses catégories de *Voyants* ont existé de tous temps. La Tradition, la Bible, le Nouveau Testament, les Vies des Saints et les Revues spiritualistes ou psychiques nous en ont fourni des milliers d'exemples.

Tous les humains ne sont pas voyants, non plus que toutes les somnambules ne sont pas lucides, mais le nombre en est grand de ceux qui ignorent qu'ils peuvent le devenir et c'est pour ceux-là que nous écrivons ce modeste article, dans un but que nous croyons louable parce qu'utile.

Nous l'écrivons sans prétention, mais sincèrement, comme le fruit de nos recherches, de notre expérience. Nous indiquerons simplement comment on peut reconnaître un *Voyant*; quels signes indélébiles de cette faculté se distinguent d'autres signes indiquant une ou plusieurs facultés.

J'ai dit, dans les deux précédents articles, que toutes les facultés de l'homme étaient inscrites dans la main gauche, qu'elles attendaient une occasion de se manifester, et que, comme toute chose, elles devaient être étudiées; que le possesseur de telle ou telle faculté devait s'entraîner afin de développer celle-ci, agrandir peu à peu son champ d'action et conduire, sans fatigue, sa volonté instinctive, ses fluides spéciaux vers le but à atteindre, qu'il soit destiné à la guérison des malades, à rendre l'espoir aux déshérités, l'espérance aux mères qui se voient privées de leurs enfants, enlevés dans la fleur de l'âge et qui, dans leur douleur, se révoltent contre Dieu qu'elles accusent de méchanceté, lui le *Bon*, le *Juste*. N'ont-ils pas aussi, ces *Voyants* privilégiés, le devoir de s'instruire afin d'être plus sûrs de leurs prédictions prophétiques lorsqu'ils sont chargés d'annoncer des cataclysmes, des accidents, poussés qu'ils sont à les dévoiler par les Esprits supérieurs qui veillent sur nous tous, pauvres humains.

Amis, qui voulez vous rendre utiles à vos frères, lisez bien attentivement les lignes suivantes, pénétrez-vous-en; agissez ensuite selon votre conscience, suivant vos facultés, et vous recueillerez de votre abnégation, tout autant que de votre patience, une paix intérieure à nulle autre pareille, ayant acquis un don précieux mis au service des souffrants, des déshérités, des éprouvés, qui vous fera trouver des amis là où vous ne les soupçonniez pas, entendre des Hosannah! là où il n'y avait que cris, murmures, pleurs, révoltes.

(1) Voir BONNEMÈRE: *Les Camisards des Cévennes*, 3 fr. 50.

(2) Comme dans ma famille.

On reconnaît que l'on est VOYANT à un TRIANGLE (1) qui prend naissance à la ligne de Chance (2-2), s'arrête à la ligne du Soleil, des Arts ou Apollonienne (2-5) pour les Postulants à la Voyance, alors que pour ceux qui ont vu ou qui voient couramment ce TRIANGLE s'étend de la ligne de Chance (2-2) à la ligne d'Intuition ou de Mercure (2-6), même elle coupe (traverse) la ligne dite Voie lactée, ou VIA LASCIVA, ce qui indique, dans ce cas, une faculté à son apogée.

Si le TRIANGLE se dirige du côté du Pouce gardez-vous, amis, de croire à votre voyance. Ce Triangle renversé veut dire OBSESSION, HALLUCINATION, ERREUR DU SENS VISUEL, produites par un faux GUIDE, votre MAUVAIS GÉNIE.

Si le TRIANGLE RENVERSÉ contient une Croix de Saint-André vous êtes prévenu que vos Fausses visions vous conduiront en Prison peut-être mais plus sûrement au SUICIDE. SOYEZ DONC PRUDENTS !!

Si le TRIANGLE (bien placé) est sillonné d'arabesques, de zig-zags bizarres il y a EXAGÉRATION dans vos visions ; tout en voyant bien vous pouvez être pris pour un imposteur. Habituez-vous à dire simplement ce que vous voyez, sans recourir aux Floritures.

Une CROIX LATINE dans le TRIANGLE indique que vous vous spécialiserez dans les visions annonçant les Décès ; ce qui n'a rien de gai, c'est vrai, mais a son utilité.

Peut-être d'autres chercheurs trouveront-ils d'autres signes que ceux que nous signalons. Nous les prions de nous les indiquer afin d'enrichir nos connaissances personnelles et nous nous empresserons d'en faire part à nos amis lecteurs.

Mais je crois entendre se récrier ceux à qui le TITRE de cet article avait mis l'eau à la bouche, car j'annonce COMMENT ON PEUT DEVENIR VOYANT, et je n'ai parlé que de ceux qui le sont ou vont le devenir.

Impatients autant que curieux lecteurs je vais essayer de vous satisfaire ; peut-être même me reprocherez-vous ma loquacité.

En effet, pour vous plaire et aussi pour vous remercier du bon accueil que vous avez fait à mes deux précédents articles, je tiens à vous parler des divers moyens employés de tout temps pour s'entraîner dans la voyance : cristal, verre d'eau, blanc d'œuf, vision dans la main, etc.



La Voyance prend des formes aussi différentes que variées, en rapport avec les sentiments intimes des sybilles qui sont douées de cette faculté.

S'il en est qui voient dans le marc de café, quelques-unes ne peuvent voir qu'avec des épingles jetées sans ordre sur la table, comme beaucoup voient

(1) Voir le dessin de la main gauche paru dans la Revue d'octobre.

dans une boule de cristal, ou un bloc de marbre, un coquillage, alors que certaines (plus rares) ont besoin d'un miroir pour y trouver ce qu'elles chercheraient vainement ailleurs avec d'autres instruments, car il faut au VOYANT un objet *brillant ou terne* où il puisse concentrer sa pensée, sans s'hypnotiser.

Il n'est pas toujours nécessaire que cet objet à fixer soit brillant. Nous avons connu des personnes qui voyaient au moyen de grains de blé ou d'orge pris au tas dans le grenier et sur lesquels le consultant soufflait en croix, avant que la Voyante ait concentré sa volonté de voir sur les dits grains : les résultats en étaient merveilleux.

Notre intention n'est pas d'entrer quant à présent dans des détails sur tous les moyens employés par les *Voyants* pour satisfaire leur clientèle, mais simplement de nous attacher à décrire les appareils les plus en usage et plus particulièrement désignés dans la *Main gauche des VOYANTS*.

Je vois et entend rire, non les plus sceptiques mais les plus curieux de mes lecteurs.

— « Comment pouvez-vous lire dans la main que tel voyant doit se servir « d'un verre d'eau, d'une boule ou plaque de cristal, alors qu'un autre ne « verra que dans un miroir ou une carte à carreaux, losanges, demi-lunes, etc., mélangés de blanc et de noir ? »

Je suis assez connu de la plupart des lecteurs de la *Revue Spirite* pour croire un seul instant qu'ils me prennent pour un hâbleur. J'ai promis de leur donner tous renseignements utiles touchant les diverses formes de la médiumnité ; j'ai, dans mes précédents articles, indiqué les moyens de reconnaître les différents genres de la médiumnité d'écrivain, dessinateur, sculpteur ou graveur ; mes conseils ont déjà porté leurs fruits si je m'en rapporte aux lettres reçues de divers côtés ; plusieurs lectrices s'étonnent qu'on n'ait pas eu plus tôt l'idée qui m'est venue de faire part des observations de faits certains, indéniables, des moyens employés pour les obtenir tout aussi bien que des recherches faites pour arriver à reconnaître ceux qui les pouvaient obtenir plus facilement.

Si je ne puis vous dire comment Joseph voyait dans sa coupe, — la Bible étant muette à ce sujet, — je suis mieux renseigné sur les *médiums voyants* modernes qui employaient le cristal, le verre d'eau ou le blanc d'œuf.

J'ai connu M^{me} Antoinette BOURDIN, l'un des plus sympathiques autant que merveilleux médiums de notre époque, dont les ouvrages, aujourd'hui épuisés, furent dictés à ce médium au moyen d'un simple VERRE D'EAU.

Son premier ouvrage : *La médiumnité au verre d'eau* (qui se vend 20 à 30 francs quand on en trouve un exemplaire) parut en 1871. Il contient une communication datée de novembre 1860, obtenue à une séance où assistait le Prince Gorschakoff ; dans cette communication était prédite l'année ter-

rible et ses conséquences pour la France. — A la fin du même volume on peut lire une autre communication *invitant les Français à se recueillir, à ne pas désespérer* et qui semble leur promettre *le retour à la France des provinces perdues et cela sans effusion de sang*. — Plusieurs autres prophéties, obtenues par le même moyen et par le même médium, se sont réalisées; pourquoi serait-il impossible qu'il n'en soit pas de même pour celle-ci, dans un temps prochain.

M^{me} A. Bourdin, avant les séances, recommandait le plus grand silence aux assistants, les priait de préparer un questionnaire ne contenant rien autre que des demandes d'un intérêt général, défendait d'échanger des vues différentes d'appréciation pendant ses voyances (mais qu'on avait la liberté de discuter après); elle faisait la prière à haute voix. Pendant cette prière on mettait devant elle un verre (forme gobelet) rempli aux trois quarts d'eau; elle entourait ce verre de ses deux mains et, tout en continuant sa prière, y jetait un regard. Souvent la prière ne s'achevait pas : *l'inspiration remplaçait la récitation*.

Le regard plongé dans le verre le médium était étranger à tout ce qui l'entourait; seul l'Esprit-Guide parlait par la bouche du médium, donnait des conseils à tous, puis à chacun en particulier.

Goethe était le principal Guide de M^{me} Bourdin.

Pendant les deux mois que passa, chez mes parents, M^{me} Ant. Bourdin, je la vis toujours opérer de la même façon.

Le bruit lui était désagréable pendant ses voyances.

Je me rappelle qu'à une séance chez notre voisine, M^{me} R..., sœur de Castagnary, fondateur du *Siècle*, après avoir donné, à sept ou huit assistants, des conseils sur leur santé, leurs affaires, une dame, invitée par la maîtresse de céans, craignant de ne pas avoir son tour, se leva brusquement pour venir près du médium; son mouvement fit renverser sa chaise; le bruit de cette chute réveilla le médium, ce qui mit fin à la séance, mais pas au malaise qui s'ensuivit, et dont le médium ne fut débarrassé que quelques heures après.

Que les médiums et ceux qui veillent sur eux, aussi bien que ceux qui les viennent consulter, se pénètrent bien de ceci : *Qu'on ne peut rien obtenir si l'on est impatient, si l'on désire des choses en dehors de celles permises; que le médium est un instrument fragile dont il faut ménager la susceptibilité, les agacements nerveux, si l'on ne veut le voir se briser ou devenir une loque* (1).

J. OUISTE.

(1) Le numéro de décembre contiendra CE QUE L'ON VOIT DANS LE VERRE D'EAU. LES BOUTILLES DE CRISTAL. — COMMENT ON VOIT DANS LE CRISTAL. MÉTHODE ANGLO-AMÉRICAINE. MÉTHODE DU D^r MAXWELL, de Bordeaux. — Et, si possible : le BLANC D'ŒUF.

Souscription pour le monument de Bonne-Maman Rufina-Noeggerath

Listes précédentes	921
M ^{lle} Renaud.	5
M ^{me} Seiler, Paris.	5
J. Laroche, Paris.	1
M. Bergairolle à Laroque.	2
M ^{me} Pontet, Paris.	10
M. Lessard, Nantes.	5
M. E. Jouveneau, Amiens.	3
M ^{me} la Comtesse Pillet-Will, Paris.	30
	982

Dans la *Revue* septembre 1908, lire pour une des
souscriptions anonymes 10 francs au lieu de 20 fr.

A déduire de la liste ci-dessus. 10

972

BIBLIOGRAPHIE

Prières et méditations à l'usage de ceux qui croient et pour l'édification de ceux qui ont cessé de croire. Un vol. in-16 de plus de 200 pages.

Saint Paul disait aux chrétiens: « Faites-vous des amis, même parmi les païens ; faites-vous tout à tous, car le Dieu que je prêche n'est pas un Dieu particulier à un peuple, mais le Dieu vivant, Père de tous les mondes et de tous les peuples. »

Je ne cite pas le texte, je traduis la pensée du grand apôtre des Gentils.

Toute la pensée de son évangile était de gagner les peuples à sa grande idée universaliste, et non de convertir un seul peuple.

Il semblerait que la même pensée inspire l'auteur, ou les auteurs, de ce livre admirable de *Prières et de Méditations* dont nous venons de recevoir la première partie, et dont l'objet nous paraît être de faire pénétrer dans les milieux libéraux catholiques les plus belles aspirations du Spiritualisme spirite, tel qu'il a été formulé dans les ouvrages doctrinaux d'Allan Kardec.

Une telle tentative mérite d'être encouragée.

Nous demandons à nos lecteurs d'aider l'éditeur P. Verdad-Lessard, dans son œuvre apostolique nouvelle.

Voir pénétrer nos idées spirites de communications avec les désincarnés

(les morts), de vies successives, de solidarité universelle, à l'aide d'un livre de Prières, dans les milieux catholiques libéraux, et le faire dans un style digne des meilleurs prophètes de l'humanité, réjouit notre cœur de vieux spirite.

Nos frères spirites trouveront d'ailleurs dans ce livre, pour eux-mêmes, des choses bien agréables et très propres à développer leur spiritualité personnelle.

Une souscription est ouverte 15, rue Rubens, Nantes, Bureaux des Temps meilleurs, afin de trouver l'argent nécessaire (1.000 francs) pour l'achèvement et la publication du livre entier qui paraîtra dans les premiers mois de 1909.

On peut envoyer à l'adresse susdite toutes les souscriptions.

Quel que soit le montant de la souscription de chacun de nos amis, si modeste qu'elle soit, elle sera reçue avec reconnaissance,

Le livre ne sera pas mis dans le commerce ; l'édition sera répartie entre tous les souscripteurs à la première édition.

Nous avons le plaisir d'annoncer la naissance d'une revue bi-mensuelle de vulgarisation médicale et scientifique « *Le Médecin chez soi* ». Toute personne soucieuse de sa santé et des progrès de la médecine la lira avec intérêt. (Abonnement 2 fr. 50 par an. 256, Boulevard Saint-Germain.) Nous lui souhaitons bonne chance.

Le *Journal du Magnétisme*, fondé en 1845 par le baron Du Potet, a subi plusieurs transformations, mais ces modifications ne portaient que sur le format et la périodicité, sans toucher à la nature des questions qu'il a toujours traitées. Il paraît maintenant tous les mois, sauf en août et septembre. Les numéros de février, mars, mai, juin, novembre et décembre paraîtront avec 36 pages, et ceux de janvier, avril, juillet et octobre avec 144 pages sous couverture. Soit, à la fin de l'année, un volume de 792 pages. Abonnement pour toute l'Union postale : 7 fr. ; le n° de 36 pages : 0 fr. 50 ; celui de 144 : 1 franc ; 23, rue Saint-Merri, Paris.

La direction de l'École pratique de Massage et de Magnétisme (seule officielle) nous informe que les Cours de l'année scolaire 1908-1909 seront réouverts, pour la 16^e fois, le mercredi 4 novembre, à 8 heures 1/2 du soir, à la Société magnétique de France, 23, rue Saint-Merri.

Le but de l'École est : 1° de former des praticiens habiles, instruits et dignes en tous points de la confiance des malades et des médecins ; 2° de

mettre la pratique du Massage et du Magnétisme à la portée des gens du monde pour que, dans un très grand nombre de cas, *l'Homme puisse être le médecin de sa Femme ; celle-ci le médecin de son Mari et de ses Enfants.*

A. DE THYANE. — **Petit Manuel pratique d'astrologie.** — H. Daragon éditeur, 96-98, rue Blanche. — 1 joli volume, 1 franc.

L'étude de l'astrologie fait chaque jour de grands progrès grâce aux travaux des spécialistes s'appuyant surtout sur les recherches des Anciens. On se rappelle le succès qui accueillit l'année dernière l'apparition de l'astrologie de Robert Fludd. Aujourd'hui nous publions un manuel essentiellement pratique, il résume la science de l'astrologie en une centaine de pages ; l'auteur a consacré à ce travail de longues années et il faut lui rendre cette justice que son travail est basé sur ses expériences personnelles et nombreuses et que l'astrologie lui a appris beaucoup de choses. C'est sans réserve qu'il explique au lecteur les éléments de l'horoscope — l'érection de l'horoscope et la lecture de l'horoscope. Il termine par une étude particulière des grandes questions : Santé et maladies, l'hyleg, la richesse, l'amour et le mariage, les enfants, les amis et les ennemis, les voyages, les professions et la situation — un glossaire astrologique spécialement composé pour ce traité termine le petit Manuel d'Astrologie pratique de A. de Thyane.

Le Christ de l'Évangile et la doctrine secrète,
Par A. LEFÈVRE, professeur de l'Université.

Petite brochure claire, courte et substantielle, en deux parties.

La première répond, par les textes mêmes, à la question si souvent posée : Quelle était la vraie nature du Christ? — La deuxième éclaire un fait d'histoire religieuse, en montrant les pratiques nettement spirites des premiers Chrétiens.

Des notes intéressantes et des aperçus nouveaux, audacieux parfois, mais solidement documentés, donnent une valeur sérieuse à cette œuvre d'initiation qui concilie la foi et la raison.

En vente : Librairie des Sciences Psychiques, 42, rue Saint-Jacques, Paris,
— Prix : 1 fr. 50.

Desiderata de la Librairie des Sciences Psychiques

42, rue Saint-Jacques à Paris.

Pour le moment nous sommes acheteurs de :

A. BOURDIN. — Médiumnité au verre d'eau.

— Entre Deux Globes.

— Cosmogonie des Fluides.

ANDRÉ PEZZANI. — Pluralité des existences de l'âme.

RICHARD WALLACE. — Les Miracles et le moderne spiritualisme.

CAHAGNET. — Thérapeutique magnétique.

— Lumière des Morts.

WAHU (D^r). — Spiritisme dans l'antiquité.

R.-P. MARCHAL. — L'Esprit consolateur.

RAPHAËL. — Le Doute.

D.-D. HOME. — Histoire de ma vie surnaturelle.

M^{me} D'ESPÉRANCE. — Au Pays de l'Ombre.

ERMANCE DUBAU. — Vie de Jeanne d'Arc dictée par elle-même.

H. DELAAGE. — Tous ses ouvrages sur le Monde occulte : le magnétisme ;
Initiation aux mystères du magnétisme ; la Science du vrai ;
l'Éternité dévoilée ; le Monde prophétique.

OLIMPE AUDOUARD. — Les Mondes des Esprits.

DUNEAU. — Mes causeries avec les Esprits.

D^r GIBIER. — Analyse des Choses.

NUS (EUG.). — Choses de l'autre monde.

Numéros de la *Revue Spirite* :

Janvier. . . . 1906.

Février. . . . 1906.

Janvier. . . . 1908.

Février. . . . 1908.

Le Directeur-Gérant :

PAUL LEYMARIE.

Le Rédacteur en chef :

LÉOPOLD DAUVIL.